

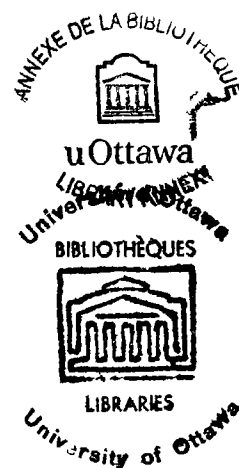
L'EVOLUTION
DE LA
POESIE CANADIENNE
AU XIX SIECLE/

FRERE LOUIS-VICTOR, s.c.

(Lionel Bouchard)

Thèse présentée pour l'obtention du grade
de Maître ès Arts à l'Université d'Ottawa

1948



UMI Number: EC56096

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI[®]

UMI Microform EC56096
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

✓

L' EVOLUTION
DE LA
POESIE CANADIENNE
AU XIX SIECLE

T A B L E D E S M A T I E R E S

AVANT-FROPOS		3-5
INTRODUCTION		6-15
- Notre littérature existe-t-elle?	6	
- L'objet de cette thèse	12	
- Division traditionnelle de la poésie canadienne	13	
Chapitre I	LES TEMPS HEROIQUES	16-34
a/	Poésie légère à la manière du XVIIIe siècle français.	
- Quesnel	18	
- Mermet	20	
- Bibaud	22	
b/	Période de transition (Tendance romantique).	
- F.-X. Garneau	25	
- Napoléon Aubin	28	
- Joseph Lenoir	29	
Chapitre II	LE ROMANTISME	35-53
- Crémazie	37	
- Fréchette	43	
- Chapman	48	
Chapitre III	LE ROMANTISME ET LE PARNASSE	54-76
- LeMay	54	
- A. Garneau	61	
- Poisson	67	
- Beauchemin	72	
Chapitre IV	MOUVEMENT REGIONALISTE	76-94
- Les précurseurs	80	
- LeMay	83	
- Poisson	86	
- Beauchemin	91	
CONCLUSION		95-104
- Synthèse	95	
- L'École de Montréal	101	
INDEX ONOMASTIQUE		105-107
BIBLIOGRAPHIE		108-113

A V A N T - P R O P O S

Dans le dessein de leur auteur, ces pages n'ont pas été rédigées en vue d'une thèse, mais en guise de préparation de cours aux normaliens. Ce n'est que sur les engageantes instances d'un confrère, que je me décidai à présenter ce travail comme thèse de Maîtrise.

Je présumais, par ailleurs, un bienveillant accueil de la part du comité de la Faculté des Arts de l'Université d'Ottawa, connaissant personnellement les idées de son Doyen et de l'un des principaux professeurs, M. Sraphin Marion, M.S.N.C., au sujet de l'attention qu'il convient d'apporter à nos lettres canadiennes. Le mot d'ordre que me donnait ce dernier, à l'issue d'une entrevue qu'il m'accordait en octobre 1947, résonnait encore à mon oreille: "Soyez bien convaincu de ceci, et dites-le à vos amis: le meilleur de notre labeur doit porter sur la littérature canadienne."

Qu'est-ce que ces pages apportent de neuf? Il existe de nombreux écrits fort intéressants sur la poésie canadienne-française certes, mais plusieurs concernent des poètes épars et les autres se cantonnent dans l'histoire de nos lettres: ils analysent les oeuvres de nos auteurs et les classent par groupes après en avoir énuméré les caractères communs. L'abbé Albert Dardurand a déjà présenté un travail substantiel en ce sens, sans atteindre cependant à l'idéal qu'il se proposait et qu'il nous laissait entrevoir.

Une histoire de notre poésie, de ses origines à nos jours, où, en montrant les causes qui ont influé sur elle, l'évolution qu'elle a parcourue et les caractères qui la marquent, on analyserait avec soin les oeuvres mêmes, pourrait, nous semble-t-il, rendre service surtout aux professeurs de nos collèges classiques. ¹

Il analyse très bien l'oeuvre des poètes canadiens et, à l'occasion, en fait ressortir les caractères distinctifs, mais il ne montre pas d'une façon assez évidente, "les causes qui ont influé sur elle et l'évolution qu'elle a parcourue". C'est encore une histoire qu'il nous offre, suivie d'une vue d'ensemble, à la fin de chaque chapitre, où il énumère les caractères de l'école française correspondante et nous invite à faire le rapprochement.

C'est ce rapprochement que je me suis donné pour tâche de réaliser. On voudra bien ne pas chercher dans ces lignes une étude complète de la poésie canadienne, ni même une étude complète des auteurs étudiés: ce travail a déjà été fait.

Les influences! Voilà le fil d'Ariane qui a dirigé mes pas, de la première page à la dernière, dans ce travail sur l'Evolution de la poésie canadienne au XIXe siècle. Les nombreuses citations, empruntées d'ailleurs aux meilleurs critiques littéraires et aux oeuvres mêmes des poètes, viennent à l'appui de toutes les assertions. J'en indique la source précise afin que le lecteur puisse y référer pour de plus amples renseignements.

Il me reste maintenant un dernier devoir: celui de remercier

1. Abbé Albert Dandurand, La Poésie canadienne-française, p. 7

M. Séraphin Marion, M.S.R.C., qui après avoir corrigé mes travaux de dissertation littéraire pendant trois ans, a bien voulu accepter la tâche de diriger la présente thèse. Je dois un merci aussi au bibliothécaire de l'Université Laval qui a ouvert toutes grandes ses bibliothèques, même ses voûtes les plus secrètes, et qui m'a fait parvenir à Arthabaska maint volume avec une ponctualité et une amabilité inlassables.

FLV/SC

I N T R O D U C T I O N

Ils sont nombreux au Canada français, ceux dont le coeur et l'intelligence se nourrissent des sèves spirituelles que distille abondamment le grand arbre français aux racines plongées dans le sol classique. Nombreux aussi ceux dont la volonté de survivre se traduit par quelque contribution littéraire, toujours dans le sens des meilleures traditions françaises, roc solide aussi intangible au flot que le récif de corail. La merveilleuse efflorescence d'ouvrages de critique littéraire qui, depuis une quinzaine d'années, sont venus enrichir les rayons de nos bibliothèques, ne défie-t-elle pas les plus sceptiques? Aujourd'hui, le jeune étudiant des lettres canadiennes a presque l'embarras du choix quand il veut approfondir ses sujets favoris. Cependant, bon nombre de ces ouvrages, bien documentés par ailleurs et doublés d'une belle tenue littéraire, ont peut-être le défaut d'être trop fragmentaires et partant, n'établissent pas suffisamment l'ordre dans l'esprit. Je n'ignore pas qu'un "beau désordre est parfois un effet de l'art", mais je doute qu'il puisse être le fait de la logique. Certains écrivains présentés en dehors de leur milieu ne rendent pas toujours suffisamment la perspective d'ensemble du tableau.

Ne serait-il pas à propos de tenter un effort pour rétablir cette perspective en montrant les influences qui ont fait évoluer la poésie canadienne au XIX^e siècle? C'est le but de ce travail.

Avant de parler de l'évolution de la poésie au Canada, ne serait-il pas à propos de prouver l'existence de la littérature canadienne? Tous connaissent les flèches acerbes que décochent contre elle certains critiques canadiens. Et ce défaitisme n'est pas d'hier! Voyez ce que pensait Crémazie de cette littérature pour laquelle cependant, il avait consacré ses meilleurs loisirs. -- Il est vrai que les tristesses de l'exil pouvaient noircir le fond du tableau. -- "Plus je réfléchis, dit-il, sur les destinées de la littérature canadienne, moins je lui trouve de chance de laisser une trace dans l'histoire."¹ Et il apporte comme argument l'absence d'une langue propre: si les Canadiens parlaient huron ou iroquois, pense-t-il, ils auraient la chance de posséder une littérature nationale.

Et plus près de nous: "Si, en général, notre littérature est grisâtre, c'est avant tout parce que notre esprit est grisâtre. En d'autres termes, les Canadiens n'ont rien à dire et leurs oeuvres d'art les reflètent exactement."² "La littérature canadienne -- permettez que je nomme ainsi quelques centaines d'écrits de médiocre valeur -- souffre non seulement de pauvreté dans son expression, mais elle est aussi dépourvue que possible de pensée", affirme Jean-Charles Harvey.³ "Il faut se faire une rare conception des choses pour appeler littérature (sic) la collection lilliputienne des ouvrages écrits en français par des Canadiens et qui comptent mille fois moins encore par la valeur que par le nombre."⁴

1. Octave Crémazie, Oeuvres complètes, p. 40
2. Albert Pelletier, Egrappages, p. 117
3. Jn-Charles Harvey, Pages de critique, p. 178
4. Jules Fournier, Mon Encrier, Tome II, p. 7

Cette opinion ne paraît-elle pas paradoxale sous la plume de l'auteur de l'Anthologie des Poètes canadiens?

Même notre linguiste averti, M. Olivar Asselin, dans la préface de cette même Anthologie, ne craint pas d'avancer: "Une littérature, dit-il, peut être nationale par la nature des sujets, mais à condition d'être d'abord une littérature, c'est-à-dire autre chose qu'un ensemble d'écrits sans valeur propre... Ce qui s'est publié chez nous d'ouvrages à prétentions littéraires sur des sujets canadiens ne saurait constituer une littérature canadienne." ¹ Il interprète ainsi fidèlement la pensée de bon nombre de ses confrères.

Cependant, notre littérature canadienne a toujours compté de bons défenseurs. Chose curieuse, les Français de France savent parfois mieux que nous apprécier notre littérature. Témoin ce Charles abder Halden qui consacre une partie de son talent à étudier nos auteurs canadiens et conclut sa première Etude de littérature canadienne-française par ce témoignage:

Nous avons cité bien des noms. Ils peuvent donner une idée de la production littéraire canadienne. Ils sont d'une inégale valeur sans doute, et tous ne passeront point à la postérité. Mais ils attestent la fécondité et la vitalité de cette littérature. Nos compatriotes de là-bas -- nos cousins -- ont en eux assez de sève et de vigueur pour chercher leur inspiration autre part que dans les livres. Malgré les nécessités de la vie moderne, beaucoup sont restés près du sol; ils y puisent une nouvelle force en continuant les vieilles traditions. ²

1. Jules Fournier, Anthologie des Poètes canadiens, Introduction par Olivar Asselin, p. 7
2. Charles abder Halden, Etude de la littérature canadienne-française, pp. 339 & 340

Témoin aussi, Louis Arnould, ancien professeur à l'Université de Montréal, qui a publié une étude intitulée: Nos Amis les Canadiens.

En parlant de notre littérature, il consigne ceci:

Ils (les Canadiens) dévorent les livres français et possèdent depuis soixante ans (le livre date de 1913) une littérature; ils ont une école historique et deux écoles poétiques qui, avec les Garneau, les Crémazie, les Fréchette et les Nelligan -- pour ne nommer que les disparus -- ont déjà produit de fort belles oeuvres.¹

Enfin, n'existerait-il que Poésie au Canada de Jeanne Paul-Crouzet, nous aurions là un témoignage éloquent de la haute considération que l'on porte là-bas à nos productions littéraires.

N'allons pas croire qu'à ce concert d'outre-Atlantique ne se joint aucun critique canadien: ce serait aussi mensonger que peu patriote. Voici les témoignages de nos juges littéraires les plus autorisés. Mgr Camille Roy dans ses Essais sur la littérature canadienne, proclame sans ambages:

Notre littérature vit, et se soutient et se développe malgré le petit nombre de ceux qui parmi nous peuvent ou osent écrire, et malgré les froideurs et les indifférences du public. Bien plus, il y a des symptômes, des signes qui annoncent que la littérature devient ici plus active.²

Remarquons que ces Essais parurent dès 1907: ils nous parlent donc de l'existence d'une littérature au XIXe siècle. Trente ans plus tard, l'auteur des Lettres canadiennes d'autrefois, voulant démontrer l'existence de cette même vérité, use d'une comparaison aussi juste dans son fonds que laconique dans son expression: " C'est en marchant, dit-il, qu'on démontre le mouvement; c'est en parlant de la littérature

1. Louis Arnould, Nos Amis les Canadiens, p. 343

2. Mgr Camille Roy, Essais sur la littérature canadienne, p. 13

canadienne-française d'autrefois qu'on en atteste l'existence." De son côté, Louis Dantin, convaincu que la meilleure manière de se défendre est d'attaquer, ne craint pas de dauber d'importance certains auto-dénigreur:

Il semble passé en mode chez une certaine classe de critiques de proclamer l'absolue nullité de tout ce qui s'écrit chez nous. Avec un dédain qu'ils jugent de haute mise, ils promènent un monocle sur l'assemblée de nos historiens, de nos romanciers, de nos savants, de nos poètes, imposants au moins par le nombre, et prononcent sans hésitation: "Il n'y a là personne...". Je crains que toutes ces boutades ne soient que les humeurs d'une digestion pénible. ²

Ces quelques citations ne suffiraient-elles pas à prouver l'existence de notre littérature? Cependant, nous pourrions joindre aux témoignages maint fait. Crémazie ne s'est-il pas fait plagier une de ses poésies -- Les Morts -- par un Français de France? Sans s'en rendre bien compte, peut-être, ce bon cousin d'outre-mer ne rendait pas mince hommage au barde de Québec! Personne n'ignore les décorations accordées par l'Académie française à Louis Fréchette et à William Chapman pour leurs succès littéraires.

Dernièrement, en feuilletant de vieilles revues à la bibliothèque de l'Université Laval, je rencontrais par hasard, cette note de la rédaction du Glaneur à propos d'un poème de M. Adolphe Poisson:

C'est de France même, et de Paris, qui plus est, que nous est parvenue la magnifique poésie de notre compatriote M. Adolphe Poisson: Le Cheveu blanc dont nous enrichissons aujourd'hui nos "Gerbes de modèles". Le fait d'avoir été jugée digne

1. Séraphin Marion, Lettres canadiennes d'autrefois, Tome I, p. 25

2. Louis Dantin, Gloses critiques, Série I, pp. 202 & 203

de reproduction par l'Echo de la Semaine, de Paris, auquel nous l'empruntons à notre tour, est, pour cette pièce du poète canadien, le plus beau certificat de mérite, si l'on considère que cette revue ne publie chaque semaine que le dessus du panier des productions de la presse parisienne. C'est la deuxième fois que l'Echo publie une pièce de M. Poisson.¹

Ne pourrions-nous pas aussi rappeler le prestige de notre illustre cardinal Villeneuve, O.M.I. dont les conférences à travers l'Europe ont suscité dans la presse française -- notamment dans La Croix, de Paris -- des éloges tout à l'honneur de la littérature canadienne?

Et si je me permettais de parler des vivants, je pourrais rappeler les triomphes que moissonna, en 1924, le secrétaire général actuel de l'Université de Montréal, au cours de ses conférences en France et en Belgique. Enfin, pourrait-on passer sous silence, l'honneur qui échet à nos lettres canadiennes, au début de 1948, lorsque l'auteur de Bonheur d'occasion enlevait, sur ses concurrentes françaises, les suffrages des juges pour le prix FEMINA. Moins de trois ans après sa publication, Bonheur d'occasion se classe déjà parmi les grands romans de la littérature canadienne. Son succès de librairie est même assuré par sa traduction en langue anglaise: The Tin Flute, qui lui garantit un tirage de quelque cent mille exemplaires. Il a même attiré l'attention de Hollywood qui s'est porté acquéreur des droits de représentation cinématographique.

Ce sont là, me direz-vous, cas isolés! Sans doute, mais re-

1. Le Glaneur, 11e année, 10 août 1892, p. 154

connaissons tout de même que notre littérature a su, à toutes les époques, retenir un regard bienveillant de la vieille mère-patrie. Après un siècle et demi à peine de vie proprement littéraire, les lettres canadiennes ne sauraient produire des chefs-d'oeuvre comparables à ceux de France dont les traditions remontent à plusieurs siècles.

o 0 o

Quelle que soit l'origine que l'on assigne généralement à la poésie canadienne, je me bornerai à étudier son évolution au XIXe siècle. Evidemment, je ne parlerai pas de tous les poètes qui ont produit quelques vers entre 1800 et 1900; je n'étudierai pas même tous les poètes qui ont laissé quelques traces dans le panthéon de nos lettres. Je me contenterai de faire ressortir comment certains poètes canadiens se sont évertués à suivre, quoique de loin, le mouvement littéraire de France, en quoi ils ont été novateurs -- j'entends dans la poésie canadienne -- et j'indiquerai l'évolution suivie, les étapes successives franchies, m'attachant moins à l'évolution d'un poète comme unité, qu'au mouvement littéraire dans son ensemble.

Ce n'est donc pas l'histoire de la poésie au XIXe siècle qu'on cherchera dans ces lignes, mais son évolution. Il y a là une différence assez importante. Ferdinand Brunetière l'a déjà fait remarquer:

Elle (l'évolution d'un genre littéraire) ne se propose point de ressusciter le passé, mais de le comprendre, ce qui est bien différent, et d'en déterminer la loi. Son ambition n'est pas de tout dire, mais seulement le nécessaire. Elle ne raconte pas, elle explique. L'enchaînement entre elles, et la réaction les unes sur les autres de ces raisons profondes et plus cachées qui s'épanouissent en mille effets contrariés

et divergents dans l'histoire, voilà son objet.¹

Voilà une ligne de conduite ! Avec le Bonhomme, je pourrais dire :

Et maintenant, il ne faut pas
Quitter ce principe d'un pas !

o 0 o

La poésie canadienne, si l'on s'en tient à la division traditionnelle, se partage en trois périodes, la dernière s'ouvrant sur le seuil du XXe siècle. La poésie au début du siècle dernier, en dépit de certains efforts qu'elle avait tentés depuis 1764 -- époque de notre première publication canadienne -- présente encore une santé précaire et ne se manifeste que par des essais de courte haleine où transpire le goût de la "poésie légère, facile, volontiers idyllique, qui fleurit en France au XVIIIe siècle".²

Cette période s'étend jusque vers 1860 et se divise en réalité en deux parties différentes; la première, avant 1845, mériterait spécialement le nom de poésie "timide et puérile". Les principaux représentants sont Quesnel, Mermet et Bibaud. Avec les poètes F.-X. Garneau, Joseph Lenoir et Napoléon Aubin, nous entrons dans "les temps héroïques", selon l'expression de Charles ab der Halden. Ces trois poètes pourraient être considérés comme les précurseurs de l'Ecole de Québec.

La seconde période, qui se place tout entière sous l'influence du romantisme français, s'étend sur plus de trois décades entre 1860

1. Ferdinand Brunetière, Evolution de la Poésie lyrique, T. I, pp. 4 & 5.
2. Mgr Camille Roy, Histoire de la littérature canadienne, p. 5

et 1895. Inaugurée par Crémazie, elle devait inspirer tous nos premiers poètes, tels les Louis Fréchet, les Pamphile LeMay, les William Chapman, les Alfred Garneau, les Nérée Beauchemin et bien d'autres. Chacun devait y apporter sa note caractéristique qui rappelle l'un ou l'autre des poètes français, contribuant ainsi à préparer l'éclosion d'un renouveau littéraire.

Ce renouveau des lettres origine à Montréal vers 1895, d'où son nom d'École de Montréal. Comme toutes les révolutions littéraires, l'École de Montréal est née d'une insurrection. Elle abhorre la grandiloquence patriotique et religieuse qui se soutient à coups de rhétorique et où s'était réfugiée la muse de nos premiers aèdes. Pendant cette période, le genre narratif cède le pas au genre lyrique, le sonnet tente de remplacer le poème. Les tendances de ce nouveau mouvement se retrouvent dans les écrits de Jean Charbonneau, d'Emile Nelligan, d'Albert Lozeau, de Charles Gill et d'Albert Ferland. Le XXe siècle devait voir s'élever un nouveau groupe de poètes comme Paul Morin, René Chopin, Guy Delahaye où domine le culte de la forme.

A côté de ces écoles et sur une ligne parallèle, s'est constituée une autre avenue des lettres canadiennes, chemin préféré des poètes à prétentions plus modestes dont tout le bonheur consiste à chanter la terre et la famille canadiennes. C'est ce qu'on a baptisé: École régionaliste. Entre 1820 et 1860, Michel Bibaud, P.-J.-O. Chauveau et F.-X. Garneau ont pratiqué le régionalisme avant la lettre. Mais l'École ne prend quelque développement que vers 1860, époque de la fondation des Soirées canadiennes.

Les poètes qui composent ce nouveau groupe n'ont pas tous la même inspiration. Les uns sont des descriptifs qui s'attachent aux objets qui leur tombent sous les yeux; d'autres expriment plutôt les sentiments que suscitent dans leur âme ces objets familiers.

La poésie régionaliste, qui plante ses racines dans l'Ecole patriotique de Québec, compte parmi ses principaux représentants au XIX^e siècle: Pamphile LeMay, Nérée Beauchemin et Adolphe Poisson. Depuis 1900, elle a acquis un regain de ferveur avec Blanche Lamontagne, Lionel Léveillé, Alphonse Désilets et Hector Demers.

o o o

Chapitre I

LES TEMPS HEROIQUES

A. Poésie légère à la manière du XVIIIe siècle français

La poésie ! chose inutile, proclament certains philosophes naturalistes et matérialistes comme Darwin et Spencer. Ils oublient que l'âme a besoin d'un peu de poésie saine et élevée pour respirer à son aise. Cependant, même s'ils en méconnaissent le bien fondé, elle ne continue pas moins à être nécessaire. Nous avons longtemps ignoré l'existence de l'air et cependant, c'est ce qui est le plus indispensable à la vie. De même que le manque d'air pur conduit rapidement à l'anémie ou à l'empoisonnement, ainsi l'absence de poésie saine mène à l'atonie et à l'intoxication des peuples.

L'on se rappelle l'histoire de Rome où longtemps le citoyen n'est occupé que d'agrandir la fortune matérielle de la république. Pendant quatre ou cinq siècles, on n'épargne nul sacrifice pour conquérir le monde et l'administrer avec profit; mais on oublie, hélas ! au grand dam du peuple, de consolider l'empire non moins glorieux des lettres et des arts. N'en fut-il pas un peu ainsi au continent nord-américain où "l'habitant" dut acquérir son domaine à coups de hache après avoir conquis son pays à coups d'arquebuse? Et ce n'était qu'un début:

La terre soumise, humanisée, il fallut la défendre avec tout ce qu'elle portait, contre l'abandon, contre la convoitise.

Certes ces temps sont grands, mais les travaux et les jours exigèrent-ils tellement de force qu'il n'en restât plus pour chanter nos heurs et nos malheurs? Et pourtant sans le poète, sans l'écrivain, sans l'artiste, est-il possible de défendre et de garder la terre? Sans eux, vaut-il même la peine que l'on se donne pour la garder?

La chose littéraire est précisément cela qui justifie, qui annoblit le combat de chaque jour.

On le comprit. Des voix hésitantes, timides se firent entendre. Parfois un accent plus mâle dominait les balbutiements, mais bientôt se perdait... ¹

"Puérile et timide" d'abord, elle ne se développe qu'à l'ombre des maîtres français. Voilà pourquoi nous pouvons toujours rattacher les mouvements littéraires canadiens à quelque école française. Ainsi, les poètes de 1800 à 1860 et plus spécialement Quesnel, Mermet et Bibaud, imitent, peut-être inconsciemment, les pseudo-classiques de la fin du XVIIIe siècle français.

Ceux-ci, sous l'influence de Voltaire, prêchent Boileau et imitent les classiques. "Le grand art du XVIIIe siècle, nous dit Emile Faguet, est une manière de mandarinat très lettré, très circonspect, très digne, très impuissant." ² Quant aux poètes secondaires, ils s'adonnent surtout à la poésie didactique et lyrique. Baffouée par nombre d'écrivains tels que Montesquieu, Buffon, La Motte et même Fénelon, la poésie se réfugie dans le genre didactique, le moins poétique possible.

1. Jean-Pierre Houle, Le Devoir, 30 octobre 1948, p. 17
2. Emile Faguet, Dix-huitième siècle, p. XXIV

Cependant, le XVIIIe siècle cultive aussi la poésie lyrique. L'ode est à l'honneur, sans doute parce que le simple développement oratoire peut facilement remplacer le véritable lyrisme. Et même là, comme pour se faire pardonner, la poésie demande souvent son inspiration à la science. Enfin, ce lyrisme comprend également des élégies et un grand nombre de petits vers légers.

Formés surtout par la lecture des classiques, les poètes canadiens tout comme leurs cousins de France, s'imaginent difficilement qu'on peut viser à un autre idéal que celui de reproduire les chefs-d'oeuvre du grand siècle.

Le premier poète qui ouvre le XIXe siècle, est Joseph Quesnel. Français de naissance et d'éducation, il est devenu canadien par la résidence dans notre pays et par ses oeuvres inspirées, pour la plupart, de la vie et des moeurs canadiennes. Né à Saint-Malo en 1749, il s'engage, après ses études, sur un bateau de guerre et visite ainsi Pondichéry, Madagascar, les côtes de la Guinée et du Sénégal, la Guyane française, les Antilles, le Brésil et enfin se fixe au Canada en 1779. Il épouse une Canadienne de Montréal et s'établit à Boucherville.

Poète par tempérament, il se fait de la poésie un passe-temps. Toute sa connaissance de la versification lui est venue de la lecture des beaux modèles. On rapporte que dans ses nombreuses pérégrinations, il avait toujours trois compagnons: son violon, Boileau et Molière. Son oeuvre poétique comprend un opéra, Lucas et Cécile; une comédie,

l'Anglomanie ou le Dîner à l'anglaise et plusieurs autres poésies: épîtres, épigrammes, chansons, etc.

Son influence est assez prépondérante à cette époque où notre poésie encore au stage du balbutiement, se limite à des charades, à des voeux de Nouvel An ou à des compliments rimés. Nous relisons encore avec un certain intérêt ses poésies conservées dans le Répertoire national de Huston. Sa muse ne cesse de plaisanter. Toutes ses petites pièces en conservent quelque trace entre autres, le Petit Bonhomme vit encore.

Le vieux Cléon, dans le barreau
Est convaincu d'être faussaire;
Certes, il doit pour cette affaire
Gambiller au bout d'un cordeau;
Sa jeune épouse sollicite,
A son juge elle rend visite;
Femme jolie est un trésor:
Le p'tit bonhomme vit encor!¹

En marge de cet élégant badinage ou plus souvent à travers cet élégant badinage, il cultive volontiers une ironie lancinante qui, selon l'expression de Mgr Camille Roy, "sans paraître y toucher, enfonce ses fines pointes dans la chair d'autrui"². A cet égard, toute l'Épître à Labadie est à relire.

Après avoir égayé son entourage et avoir jeté quelque reflet sur ce que nous pourrions appeler notre littérature embryonnaire, il s'éteignit à Montréal en 1809, laissant de vifs regrets comme en témoi-

1. J. Huston, Répertoire national, Tome I, p. 74

2. Mgr Camille Roy, Nos Origines littéraires, p. 129

C'est probablement la première tentative considérable pour peindre la nature canadienne:

Entre les deux torrens, une isle suspendue
De l'abîme des eaux couronne l'éterdue.
L'isle paroît mouvante, et ses bords escarpés
Par les flots en courroux sont sans cesse frappés.
Des chênes, des sapins, sans écorce et sans cime,
Se penchent de vieillesse et tremblent sur l'abîme. ¹

Cependant, cette observation directe de la nature n'est qu'une trop rare exception et pas plus que son devancier, Joseph Quesnel, il ne possède un réel sentiment de la nature. Par plus d'un côté, leurs descriptions sentent la lecture entre autres, l'emploi de la mythologie dans les paysages canadiens! A-t-on jamais rencontré les Dryades dans nos forêts canadiennes?

Puissent les Dryades charmantes,
Sous un feuillage toujours frais,
Confier à tes eaux errantes
Le doux trésor de leurs attraits!²

Je n'ignore pas les beautés du paysage de Chambly, mais jamais je n'aurais cru qu'il abritait des déesses!

J'ai vu Chambly
J'ai vu dans ses jardins la déesse des fleurs
Aux charmes de Pomone unissant ses couleurs...³

Joseph Mermet retourne en France en 1816. Son bref séjour au Canada -- il n'y demeure que trois ans -- laisse une influence assez considérable sur les rimailleurs de l'époque, comme le prouvent certaines discussions littéraires du Spectateur auxquelles il prend part.

Le goût de la satire et des petites pièces en vers avait revêtu

1. Le Spectateur, 9 mai 1815, No 50
2. J. Huston, Répertoire national, Tome I, p. 77
3. Ibidem, p. 105

quelque éclat en Nouvelle-France grâce à deux poètes français. Le Canada se devait d'exploiter ce filon. A Michel Bibaud revient l'honneur de la première publication d'un volume de poésie au Canada. Il fait imprimer chez Ludger Duvernay, à Montréal, un recueil intitulé: Epîtres, Satires, Epigrammes et autres pièces en vers. Bien que sa parution ne date que de 1830, les pièces qui le composent figurèrent dans les journaux à partir de 1817.

Le poète montréalais connaît bien son Boileau et dépense une partie de son talent à imiter l'oeuvre du Législateur du Parnasse.

A-t-il réussi?

Boileau et Bibaud ont fréquenté la même école littéraire, dit M. Séraphin Marion; ils ont entre eux un air de parenté; ils se ressemblent sinon comme deux frères, du moins comme un grand aîné et un chétif benjamin entré dans la famille par voie d'adoption.¹

L'imitation n'est pas seulement dans les thèmes et les techniques, il arrive même à Bibaud de pasticher son maître quoiqu'il s'en défende:

Mais faut-il, entre nous, appeler plagiaire
L'auteur parlant, parfois, de la même manière
Qu'un auteur plus ancien, traitant mêmes propos?
Des plumes, ce serait ordonner le repos.²

Cependant, comment ne pas appeler plagiat l'exorde de la Satire contre l'ignorance? Evidemment, le poète canadien n'a pas copié son maître, livre en main: il interchange les hémistiches et interpole certains mots de son cru. Tous ont appris par coeur ce préambule de l'Art poétique:

C'est en vain qu'au Parnasse, un téméraire auteur...

1. Séraphin Marion, Lettres canadiennes, p. 173, Tome III

2. Ibidem, p. 189

S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète...
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer.

Lisons maintenant le commencement de la Satire contre l'ignorance:

Mon étoile, en naissant, ne m'a point fait poète,
Et je crains que du ciel l'influence secrète
Ne vienne point exprès d'un beau feu m'animer:
Mais comment résister à l'amour de rimer...¹

Comment qualifier une telle imitation? "J'appelle un chat, un chat"
et ces vers du plagiat...

Bibaud est bien aussi de la lignée des Quesnel et des Mermet
par son esprit satirique. Entendez-le tonner contre ses compatriotes:

Qui dirait les jardins, les champs après Delille?
Et quand on l'oserait, y gagnerait-on bien,
Serait-on bien compris au pays canadien,
Où les arts, le savoir, sont encor dans l'enfance;
Où règne en souveraine une crasse ignorance?
Non, l'ignorance oppose un obstacle puissant,
Insurmontable même, au succès de la lyre...²

Cependant, ces satires sont plutôt fougues de poète que mouvements
d'atrabilaire. L'auteur nous en avertit lui-même:

Nous ferons seulement observer qu'une pièce comme celle-
ci ne doit pas s'entendre tout-à-fait à la lettre, mais
qu'il faut avoir égard à la versification et à l'exagération
poétique. L'auteur à l'instar des poètes comiques, outre
sans doute le vice ou le ridicule, afin de le faire mieux
sentir.³

La nature canadienne n'a pas été sans le tenter, mais il y ré-
ussit si mal, il sait si peu observer la nature, qu'il y renonce -- et
c'est peut-être tout à son honneur.

1. Jules Fournier, Anthologie, p. 22

2. Ibidem, p. 23

3. L'Aurore, 13 déc. 1817, cité par S. Marion, ibidem, p. 180

Des bords du Saguenay peignez-nous la hauteur,
Et de son large lit l'énorme profondeur;
Ou du Montmorency l'admirable cascade,
Ou du Cap-Diamant l'étonnante esplanade.
Le sol du Canada, sa végétation,
Présentent un champ vaste à la description...¹

Large lit, énorme profondeur, admirable cascade, étonnante esplanade,
vaste champ: peut-on trouver adjectifs plus incolores, inodores et
sans saveur! Olivar Asselin avait bien raison de dire que "le Cana-
dien d'hier est un être dont tout le cerveau coule en adjectifs..."²

Pour cacher son incapacité, il accuse le peuple canadien de ne pouvoir
le comprendre:

Serait-on bien compris au pays canadien...

Quesnel, Mermet et Bibaud résument nos débuts littéraires.

Par leur amour des petits sujets légers, satiriques, quelquefois même
idylliques, ils se rattachent aux poètes français de la fin du XVIIIe
siècle. Ils couvrent une période d'une trentaine d'années et si leurs
oeuvres n'ont pu survivre, du moins méritent-elles d'être ressuscitées
en certaines circonstances, ne fut-ce que pour nous indiquer le chemin
parcouru depuis cette lointaine époque.

o o o

1. Jules Fournier, Anthologie, p. 23

2. Séraphin Marion, En feuilletant nos écrivains, p. 21

B. Période de Transition. (Tendance romantique)

Des vers puérils de Quesnel aux alexandrins de Bibaud, l'on constate déjà un mouvement ascendant. Le progrès s'accentuera d'une manière beaucoup plus saisissante avec le nouveau groupe: Garneau, Aubin et Lenoir. Avec F.-X. Garneau, le vers s'élève au niveau de la poésie, s'anime d'une certaine harmonie rythmique et supporte une lecture autrement qu'à titre documentaire.

Autodidacte s'il en fut un, Garneau quitte les bancs de l'école primaire à quatorze ans. Ami des livres et travailleur infatigable, il entreprend de faire ses humanités à domicile, n'ayant pas l'argent nécessaire pour fréquenter le séminaire. Grâce à la protection de M. Perreault, son ancien directeur d'école, et à la générosité de M. Campbell, chez qui il fait sa cléricature, il peut terminer ses études du notariat à vingt et un ans, en 1830.

En marge de sa profession, il griffonne des vers à la manière de Delille. Il nous reste de cette époque un long dithyrambe sur la mission politique de M. Viger en Angleterre où se retrouve la plus pure tradition classique, seule école ayant droit de cité au Canada français. Voici la dernière strophe de cet éloge:

Ainsi, près d'un flambeau dans la nuit du silence,
Je nourrissais mon coeur de ces illusions;
 Simulacres dont la présence
 Sert à nourrir l'effervescence
 De nos plus douces passions.
 En vain, je repris mes chansons,
Le sommeil vint -- ma paupière attendrie

Sous de faibles convulsions
Voyait dans l'avenir s'agrandir ma patrie.¹

Heureusement, un voyage en France en 1831, le tirant de notre banalité littéraire, lui révèle la véritable poésie. L'auteur des Méditations poétiques soulève son enthousiasme: il lit tout ce qui tombe de sa plume. Casimir Delavigne et Béranger partagent aussi son admiration. Malgré sa brièveté, ce voyage marque un tournant dans la poésie de Garneau. Débutant par des poèmes personnels tels que Le Canadien en France, Le Voyageur, L'Etranger, il accuse bientôt une préférence pour les sujets patriotiques: Châteauguay, Au Canada, Les Exilés, etc. Mais sa plus heureuse inspiration, il devait la trouver dans des poèmes de genre, Les Oiseaux blancs, L'Hiver, Le Vieux Chêne.

On peut mesurer l'évolution opérée dans la poésie canadienne si l'on compare les Satires et les petits poèmes de Bibaud à certains vers de Garneau, comme ceux du début de Le Voyageur:

Le murmure des flots qui blanchissent ces bords
Et la brise du soir cadencant ses accords,
La douteuse clarté de l'astre du silence,
Effleurant les coteaux, les bois, la mer immense,
Tout réveille dans moi de pieux souvenirs,
Et mon âme en planant s'enivre de désirs.²

Ces vers composés en 1832 à Londres, au retour d'un voyage en France, se ressentent de l'influence de Lamartine. Ce sont, sans doute, les premières strophes romantiques qui coulent de la plume d'un Canadien. L'influence de Victor Hugo n'est pas absente, non plus, de l'oeuvre de Garneau. Témoin cette ode héroïque, Le Rêve du Soldat:

1. Le Canadien, 31 août 1831, No 34

2. J. Huston, Répertoire national, Tome I, p. 239

Ils passaient, ces héros tout couverts de poussière,
Les yeux étincelants, la démarche guerrière,
Comme ils l'avaient dans les combats.
Et les chevaux, serrés en colonnes volantes,
Secouant dans les airs leurs narines brûlantes,
Faisaient gronder l'arc sous leurs pas. ¹

Evidemment, tout le morceau ne conserve pas cette perfection du rythme. En somme, une étude de l'oeuvre poétique de F.-X. Garneau nous révèle que sa carrière poétique, très brève -- 1830 - 1841 -- devait être marquée au coin d'une évolution constante.

On sent que la lecture des maîtres contemporains, de Lamartine en particulier, exerce sur lui l'heureuse influence de le débarrasser du fatras pseudo-classique et qu'il s'oriente lentement, mais sûrement, vers une forme plus facile, plus libre, qui se nuance parfois d'un léger coloris et s'élève parfois aussi jusqu'à l'image créatrice du symbole. ²

Telles sont les caractéristiques de l'oeuvre poétique de Garneau. Celle-ci, très peu considérable -- elle compte en tout, une vingtaine de pièces -- parut dans les anthologies et les journaux de l'époque. Une si mince production et d'une valeur relative n'a jamais retenu l'attention des historiens de la littérature canadienne. Cependant, dans une évolution de la poésie au Canada, elle ne saurait passer inaperçue, car elle marque une étape dans notre littérature et son influence sur les contemporains ne doit pas se mesurer au nombre de pages noircies.

Garneau, grand disciple de Lamartine, n'est pas un fait isolé dans son époque. Les journaux canadiens depuis 1827 avaient accompli

1. J. Huston, Répertoire national, Tome II, p. 94
2. Gustave Lanctôt, F.-X. Garneau, p. 127

un grand travail de vulgarisation des maîtres romantiques et spécialement de Lamartine. Le mérite de Garneau, c'est d'avoir su, le premier, traduire ses sentiments en un style romantique. Son exemple devait bientôt être suivi par un jeune écrivain, suisse de naissance, mais canadien d'adoption: Napoléon Aubin. Le Répertoire national de Huston nous a conservé quelques-unes de ses pièces en vers, entre autres Le Chant d'une mère au berceau de son enfant, Souvenirs, Tristesse, toutes trois de 1835. Ces pièces, d'influence lamartinienne, se révèlent soeurs de celles de Garneau avec cet avantage d'une facture plus élégante.

Nous rêvons à ce toit champêtre,
A ce vallon qui nous vit naître,
A ces rochers, à ces grands bois
De hêtre
Où l'écho redit tant de fois
Nos voix. ¹

Nous n'avons pas à nous en surprendre, lorsque nous songeons que Napoléon Aubin fit ses études en Europe -- il arriva au Canada à vingt-deux ans.

Au moment où Garneau songeait à rompre en visière avec la muse pour se donner tout entier au travail de l'histoire, un jeune écrivain recueillait la succession: Joseph Lenoir. Si nous signalons ici le nom de ce poète, c'est moins pour l'innovation qu'il apporte dans la littérature canadienne -- il continue la tradition de Garneau en chantant son pays, les paysages canadiens ou la souffrance des derniers Indiens-- que pour ce caractère, commun à plusieurs de nos poètes de l'Ecole de

1. J. Huston, op. cit., Tome IV, p. 185

Québec, de s'être formé par la seule lecture des poètes français. En effet, il ne voyagea pas comme Garneau et ne reçut pas son éducation littéraire en Europe comme Aubin.

Il naquit en 1822 à St-Henri, près de Montréal et fit ses études au collège de cette ville. Il publia ses poésies, à l'occasion, dans les journaux, surtout celui de l'Instruction publique dont il fut le principal rédacteur avec P.-J.-O. Chauveau. Mort très jeune, à trente-six ans, il ne put donner toute la mesure de son talent.

Six de ses meilleurs poèmes se trouvent dans le Répertoire national de Huston. Une lecture, même rapide de cette versification révèle une inspiration toute livresque. A l'appui de cette assertion, citons Dayelle, orientale composée en 1848. Elle porte comme épigraphe cette strophe de Lamartine qui donne bien l'atmosphère de la pièce:

L'âme triste est pareille
Au doux ciel de la nuit,
Quand l'astre, qui sommeille,
De la voûte vermeille
A fait tomber la nuit!

Comment Lenoir, qui n'a jamais quitté le Canada, peut-il nous parler de l'Orient avec ses fakirs, ses dromadaires, son caftan?

Allah! je n'ai plus rien qu'un chétif dromadaire!
Un fakir, l'autre jour, m'a ravi mon caftan!
Une Circassienne, achetée au vieux Caire,
A tué ma cavale!... Et je suis solitaire,
Comme un des noirs muets du sérail du sultan!¹

Vers composés à coups de souvenirs livresques, surtout des Orientales de Victor Hugo! N'est-ce pas l'anomalie que répétera plus tard Octa-

1. J. Huston, Répertoire national, Tome IV, p. 185

ve Crémazie dans sa Guerre d'Orient?

Nous pourrions citer aussi dans le même genre, la Mère Souliote traduit d'un poème anglais anonyme. Enfin, un dernier exemple de cette assimilation des auteurs français transperce d'une façon bien évidente dans Graziella. Cette fois-ci, c'est une imitation de Lamartine et l'auteur ne cherche pas à dépister le lecteur. Mais est-ce que l'emprunt est aussi important qu'on l'a déjà soutenu? Le Répertoire national reproduit ce poème dont le texte original se trouve, paraît-il ¹, dans l'Avenir, 1848, No72. La pièce porte en épigraphe ce quatrain de Lamartine extrait des Harmonies poétiques, livre IV, Xe harmonie:

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissez le vent gémir et les flots murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées;
Je veux rêver et non pleurer!

Signé: Lamartine, Graziella.²

Que fait ici ce titre Graziella? Ce quatrain n'est-il pas tiré de Premier Regret, la dixième harmonie poétique du IVe livre des Harmonies? Je n'ai pu vérifier par moi-même le texte dans l'Avenir, No 72, mais si l'on s'en tient au Répertoire national, il faut admettre qu'en 1848, l'on sait déjà au Canada que l'Elvire chantée dans la Troisième Méditation tout comme la bien-aimée du Premier Regret n'est autre que la petite Napolitaine, Graziella, dont le nom n'est pas inconnu dans l'entourage de Lamartine et dans les chapelles littéraires de France.

Le poème évidemment se sent de l'influence de Lamartine. Laurence-A. Bisson dans le Romantisme littéraire au Canada français, a

1. Laurence-A. Bisson, Le Romantisme litt. au Canada, p. 88, note

2. J. Huston, Répertoire national, Tome IV, p. 405

même fait un parallèle entre la pièce de Lenoir et les Confidences de Lamartine. "Dans un petit poème de quatorze strophes, il (Joseph Lenoir) donne un résumé du récit en prose des Confidences de Lamartine, en y insérant des réminiscences du poème correspondant dans les Harmonies." ¹ Sur une double colonne, il met en regard, d'une part les traits physiques de Graziella tels que notés par Lamartine dans ses Confidences et d'autre part, les mêmes traits ou à peu près, exprimés par le barde canadien. Le lien de parenté ne manque pas de vraisemblance et l'auteur de conclure: "Les souvenirs de sa lecture de Graziella sont évidents et nous en avons signalé les plus apparents." ²

Il resterait à se demander qui a plagié? Voilà un point d'interrogation que ne s'est pas posé M. Bisson avant d'entreprendre un parallèle entre Graziella de Lenoir et Confidences de Lamartine. Ce n'est certes pas Lenoir, car il publie son poème dès 1848 alors que les Confidences ne parurent dans la Fresse de Paris qu'en 1849. Il est vrai que les manuscrits existaient depuis 1844, mais comment Lenoir, qui n'a jamais quitté le Canada, aurait-il pu prendre connaissance des manuscrits de Lamartine qui d'ailleurs étaient la propriété de M. de Girardin depuis 1845, donc ne pouvaient être divulgués par Lamartine, ni même par M. de Girardin lui-même. L'on se rappelle, en effet, les clauses du contrat à propos des Confidences. A son retour d'Italie, Lamartine éprouve de grandes difficultés financières qui lui font songer à mettre le domaine de Milly en vente.

1. Laurence-A. Bisson, Le Romantisme littéraire, p. 87

2. Ibidem, p. 89

A ce moment, M. de Girardin, directeur de la Presse, lui offrit d'acheter le droit de publier les Confidences en feuilleton dans son journal; pour venir à bout des scrupules du poète, il acceptait de ne faire la publication que dans un délai de trois ans. "Le lointain, explique Lamartine, enleva les angles de toutes les difficultés. Il affaiblit tout en voilant tout." Le poète souscrivit au traité; et Milly, une première fois, fut ainsi sauvé.

Quand la fin de l'année 1847 arriva, Lamartine éprouva une hésitation nouvelle; il craignit que la publication des Confidences ne nuisît à son prestige politique; "... Si je paraissais comme homme de lettres et homme sensible, écrivit-il le 22 septembre à Mme de Girardin, je suis perdu sans ressources comme homme politique. Ainsi est faite notre aimable et jalouse patrie." M. de Girardin triompha cependant de ces suprêmes inquiétudes; au début de décembre, Lamartine lui écrivit qu'il achevait de revoir l'ouvrage, et qu'il l'apporterait en arrivant à Paris.

Survint février 1848. De lui-même, M. de Girardin ajourna la publication, et le 11 mars, du milieu de ses soucis, Lamartine le remercia avec effusion de "ce tact désintéressé et tout patriotique...".

Mais dès 1849, les Confidences remplissaient le feuilleton de la Presse. Lamartine aurait souhaité un peu plus de patience encore, et qu'on évitât de l'obliger "à montrer ainsi une tête blonde au milieu des luttes politiques".¹

Que conclure de là, sinon que c'est par pur hasard que les deux écrivains ont attribué des traits ressemblants à leurs bien-aimées! Que toutes deux aient des yeux "bleu de mer", de "longs cheveux noirs se tordant autour d'un cou d'ivoire", "des dents de nacre", "une voix argentine" et "une âme enfantine", quoi d'étonnant? qui n'a pas connu de ces bien-aimées?

Que conclure encore, sinon qu'il ne faut pas voir partout des influences. Que d'auteurs canadiens du siècle dernier, s'ils revenaient, seraient surpris des accusations de plagiat qu'on leur décoche

1. Maurice Levaillant, Lamartine, Oeuvres choisies, p. 911

et ce, à propos d'écrivains français qu'ils n'ont peut-être jamais lus !

En dépit d'une inspiration livresque trop souvent notoire, l'on ne saurait nier que Joseph Lenoir n'ait produit rien de personnel; bien plus, certaines pièces sont d'inspiration tout à fait canadienne, comme Notre-Dame de Montréal, Les Laboureurs, parus en 1857. "Telle qu'elle est, et pour l'époque où elle parut, son oeuvre est très notable et marque une évolution dans la littérature canadienne, s'adaptant non sans efforts ni sans mérites aux meilleures formes de la pensée française, créatrice de souveraines beautés." C'est à ce titre qu'il mérite une place dans l'évolution de la poésie au Canada.

Un coup d'oeil rétrospectif sur la littérature de la première partie du XIXe siècle, nous révèle un fait littéraire assimilable à une "presque renaissance"². D'abord avec Quesnel, Mermet et Bibaud, nous connaissons une ère de poésies sans poésie dans le goût des pseudo-classiques de la fin du XVIIIe siècle. Les poètes de la seconde période, c'est-à-dire depuis 1835, subissent fortement l'influence de Lamartine et très peu celle des autres romantiques français. Ils introduisent donc au Canada un romantisme très modéré. Au dire de Ferdinand Brunetière:

Lamartine, en dépit des dates, est à peine un romantique, ou même j'ose dire qu'il ne l'est pas du tout, s'il était déjà tout ce qu'il pouvait, tout ce qu'il devait jamais être, quand le romantisme est venu consommer l'émancipation du Moi..."³

1. Jules-S. Lesage, Notes biographiques, Propos littéraires, p. 91
2. Laurence-A. Bisson, Le Romantisme littéraire, p. 90
3. F. Brunetière, Evolution de la Poésie lyrique, Tome I, p. 140

En somme, les premières manifestations du romantisme littéraire au Canada traduisent une grande réserve. N'importe ! c'est une première semence qui germe dans le sol canadien et 1860 verra une abondante moisson !

o 0 o

Chapitre II

LE ROMANTISME

Le mouvement romantique de 1860 n'est pas arrivé comme un cheveu sur la soupe. Il fut préparé par un petit groupe de poètes à tendances romantiques et aussi par une élite de gens cultivés. En voulons-nous la preuve? Consultons les mémoires de l'Institut Canadien de Québec. Quels en sont les membres fondateurs? La première élection, au dix-sept janvier 1848, nous révèle les résultats suivants: Marc-Aurèle Plamondon est élu président; Edouard Chinic et J.-M. Hudon, vices-présidents; Jean-Baptiste Chartier, secrétaire-archiviste; Octave Crémazie, bibliothécaire; François Evanturel, trésorier; et les principaux directeurs: Louis-Joseph Fiset, l'apoléon Aubin, Jean-Charles Taché, Ed. Fréchette, P.-J.-O. Chauveau, Joseph Cauchon, Augustin Côté, etc.

Plusieurs de ces pionniers se retrouvent dans la petite ou la grande histoire. Comme le dit Alphonse Désilets: "L'époque de 1848¹ comptait une phalange imposante d'hommes de premier plan."

S'il nous fallait rechercher les causes du renouveau littéraire de 1860, il nous faudrait donc le rattacher indirectement à nos meilleurs écrivains de la période de l'Union et aussi à l'influence

1. Notre Temps, 17 avril 1948

des journaux. On n'ignore pas la prodigieuse efflorescence de journaux qui, dans une proportion plus ou moins grande, véhiculaient à cette époque les écrits de la littérature française de 1830. On compte pas moins d'une quarantaine de ces feuilles hebdomadaires ou bimensuelles qui s'efforçaient, entre 1840 et 1850, d'orienter le goût littéraire du peuple canadien. Plusieurs n'eurent qu'une vie bien éphémère, mais quelques-unes se sont acquises une certaine autorité, entre autres le Canadien, la Minerve, le Télégraphe, le Glaneur, l'Aurore des Canadas, l'Encyclopédie canadienne, le Journal de Québec, etc. C'est grâce à ces modestes publications que Lamartine connut au Canada la vogue, l'engouement que l'on connaît. Jean-Jacques Rousseau, Chateaubriand, Béranger, Bernardin de St-Pierre et Victor Hugo ne restent pas, non plus, d'illustres inconnus. En somme, il ne serait pas nécessaire de posséder le génie et la patience de Pasteur pour démontrer que la génération spontanée n'existe pas en littérature.

Mais la cause directe de ce renouveau littéraire, c'est dans l'oeuvre de Garneau et de Crémazie qu'il faut l'aller chercher. Ces derniers, en suscitant par leurs écrits l'admiration de leurs compatriotes, leur ont révélé un art littéraire supérieur à ce que les lettres canadiennes avaient produit jusque-là.

Mais comment se fait-il qu'une floraison si prometteuse devait se réduire à une récolte relativement si minime? La première cause de cette faiblesse ne se retrouverait-elle pas dans le fétichisme de nos professeurs de séminaires et d'écoles normales, encore entichés des

classiques et dont l'influence atteignait toute la classe instruite? La polémique entre Norbert Thibault et Octave Crémazie ne traduirait-elle pas l'esprit de l'époque? Il faut ajouter également, le manque de critique littéraire consciencieuse, l'absence de communication entre les écrivains et le peuple, la pauvreté, les préoccupations politiques et bien d'autres causes.

En dépit de tous ces obstacles, Crémazie réussit à implanter le romantisme en terre canadienne. Celui-ci, né en France en 1802 avec le Génie du Christianisme, se développe merveilleusement et atteint en 1830 sa stature parfaite. Mais dès 1860, ruiné par sa propre exubérance, il doit quitter le pays qui lui a donné la vie. C'est alors qu'on le voit apparaître au Canada français.

C'est à Octave Crémazie que revient l'honneur de prodiguer les premiers soins au grand malade chassé de France par maître Parnasse, et de le hisser, avec infiniment de précautions, sur la scène de l'École québécoise de 1860. Dans ce nouveau décor, l'exilé garde bien quelques inclinations apportées du pays natal, mais sous l'influence d'un auditoire tout différent, il a à s'adapter, ce qui lui confère une physionomie bien particulière. Il nous est facile d'analyser par le détail cette physionomie du romantisme canadien en étudiant les oeuvres de Crémazie, de Fréchette et de Chapman, fond de scène excellent où les feux de rampe projettent à merveille les attitudes du nouveau venu.

L'oeuvre crémazienne est la première tentative sérieuse pour

introduire le romantisme dans la littérature canadienne. Est-ce à dire que le barde de Québec est un pur romantique? Loin de nous cette insinuation. Si Crémazie est romantique par tempérament, sa première éducation littéraire de même que l'esprit de ses contemporains mettent un frein à ses enthousiasmes. Il importe de bien déterminer les caractères de ce romantisme car les héritiers de Crémazie conserveront, à quelques détails près, l'orientation d'abord donnée. Par ses thèmes aussi bien que par ses strophes, Crémazie plante au Canada le goût de l'école littéraire de 1830.

Une étude des thèmes crémaziens nous révèle un romantisme chrétien, presque toujours patriotique et marqué au coin de la mélancolie. Chrétien, il l'est et se manifeste dans plusieurs pièces entre autres, la Promenade de Trois Morts, Deuxième centenaire de l'arrivée de Mgr de Laval et surtout Les Morts dont toute l'atmosphère est une invitation à la prière "qui console les morts".

Quand le doux rossignol a quitté les bocages,
Quand le ciel gris d'automne, amassant ses nuages,
Prépare le linceul que l'hiver doit jeter
Sur les champs refroidis, il est un jour austère
Où nos coeurs, oubliant les vains soins de la terre,
Sur ceux qui ne sont plus aiment à méditer.¹

Remarquons en outre que la foi de notre poète n'a jamais connu de baisse comme cela se constate chez presque tous les pères du romantisme. Et cette foi n'était pas seulement de façade où il se mettait à l'abri des soupçons de la gent ecclésiastique. Ces mêmes sentiments se manifestent dans sa correspondance et dans le Journal du siège de Paris

1. Octave Crémazie, Oeuvres complètes, p. 120

qui n'étaient nullement destinés à la publication. N'est-ce pas dans ces sortes d'écrits que l'on reconnaît les idées de fonds d'un homme? Je n'en veux pour preuve que la correspondance de Voltaire.

D'autre part, c'est par ses thèmes patriotiques que Crémazie a conquis une place de premier choix dans les lettres canadiennes. Le Canada, le Vieux Soldat canadien, le Drapeau de Carillon, la Fête nationale, les Mille-Iles, le Chant du Voyageur et jusqu'à la joyeuse alouette canadienne inspirent tour à tour sa muse patriotique. Le père du romantisme canadien, à l'instar de ses cousins d'outre-Atlantique, ne s'intéresse guère à l'antiquité gréco-romaine. Les exploits chantés par Homère et Virgile le captivent moins que les combats de Wolfe et de Montcalm. Par là, il rompt en visière avec la tradition classique dont l'indifférence pour l'histoire nationale constitue une des plus graves lacunes.

Les romantiques français ont hanté les cimetières et se sont plu aux voix d'outre-tombe. Ils renouaient ainsi une vieille tradition moyenâgeuse éclosée sous l'effet des dogmes du christianisme. Ce sentiment trouva un terrain propice dans l'âme de Crémazie: il donna naissance à son poème macabre: La Promenade de Trois Morts. Volontiers sépulcrale, la poésie crémazienne est par ailleurs grave et recueillie. Qu'est-ce à dire sinon que la mélancolie est le fond même de l'âme du barde de Québec? C'est aussi la grande nouveauté de l'Ecole de 1830. Chez Crémazie, est-elle une imitation des René de France? Jamais! les amertumes et les fatalités de son existence ne lui ont point servi

comme d'auréole. Au contraire, la douleur qui avait arraché à Victor Hugo ses plus délirants accents, a éteint pour toujours la voix du grand exilé. La mélancolie de Crémazie était à base de malheur, malheur qui semblait s'attacher à sa victime et ne vouloir la quitter qu'il ne l'ait conduite au tombeau. Ne résume-t-il pas toute son existence dans ces vers:

Priez encor pour ceux dont les âmes blessées
Ici-bas n'ont connu que les sombres pensées
Qui font les jours sans joie et les nuits sans sommeil;
Pour ceux qui, chaque soir, bénissant l'existence,
N'ont trouvé, le matin, au lieu de l'espérance,
A leurs rêves dorés qu'un horrible réveil.¹

Les romantiques français, enclins aux confessions, ont abusé de la littérature personnelle. Ils exhibent leur moi à tout venant et leurs ouvrages se rapprochent plus ou moins d'une autobiographie. Si ce genre littéraire a su plaire à une génération fatiguée de l'impersonnalité des classiques et des raisonnements froids des philosophes du XVIIIe siècle, cependant, Crémazie -- et à son honneur -- n'a jamais visé à satisfaire une clientèle avide de confidences.

Un autre point caractéristique de la littérature du début du XIXe siècle est l'amour. Promenades dans les sous-bois, méditations sur le bord d'un lac, souvenirs des nuits de mai, ne sont que des prétextes pour épancher un amoureux sentiment qui tarde à se manifester. Les femmes, voilà le lieu commun des romantiques! Jamais dans les vers de Crémazie, la femme ne vient quêter quelques bribes d'amour ou attirer un regard de sympathie. Est-ce pure coïncidence? est-ce jeu

1. Octave Crémazie, op. cit., p. 123

calculé? Quoi qu'il en soit, il n'a jamais livré ses sentiments au public et aussi fièrement que Leconte de Lisle, il aurait pu dire:

Je ne danserai pas sur ton tréteau banal
Avec tes histrions et tes prostituées.¹

Non seulement par ses thèmes, mais aussi par ses strophes, Crémazie mérite le titre de père du romantisme canadien. Le triomphe du romantisme en France entraîne la réhabilitation de la strophe chère au XVIIe siècle. Crémazie n'est pas sans constater l'heureux effet que les Lamartine, les Hugo et les Théophile Gautier savent tirer de cette distribution des vers. C'est sans doute sous l'influence de ces modèles qu'il forme la résolution d'user exclusivement des strophes.

L'oeuvre crémazienne presque entière est moulée aux formes du sixain et du quatrain. Or, nous savons que ces deux strophes sont essentiellement lyriques ainsi que le dizain quand il réunit les deux premières. Et il est remarquable que les sixains et les quatrains de Crémazie reproduisent la forme idéale, celle utilisée par les poètes du XVIIe siècle aussi bien que par les romantiques.

Cependant, ces strophes ne traduisent pas un romantisme pur de tout alliage. En plus d'une mauvaise distribution des rimes dans le huitain et le dizain, nous constatons que le barde québécois n'a jamais employé la strophe impaire. Cependant, le quintil ne fut-il pas l'enfant choyé des romantiques?

Crémazie s'écarte partiellement des romantiques non seulement

1. Leconte de Lisle, Poèmes barbares, p. 222

par ses strophes, mais encore par son rythme. D'abord, il affectionne l'alexandrin, ce qui n'est pas un mal, mais il ne sait pas y introduire la variété. Fidèle à l'Art poétique de Boileau, il semble s'être donné pour règle d'ignorer le trimètre. Enfin, dernière cause de monotonie: l'absence de rejets et d'enjambements. Bref, il a horreur des excentricités rythmiques et ce sera le mal commun à tous les poètes canadiens du XIXe siècle. Disciple des romantiques français quant à la versification, il a hésité à introduire au Canada quelques-unes des strophes favorites à un Hugo ou à un Lamartine.

Cependant, c'est bien dans ces deux auteurs et plus spécialement dans Hugo qu'il cherche ses modèles. Mais contrairement à F.-X. Garneau et à Joseph Lenoir qui trouvent une inspiration plutôt livresque dans l'oeuvre lamartinienne, Crémazie trouve la sienne dans Hugo et non seulement par imitation à la manière de ses prédécesseurs, mais aussi par tempérament, par mentalité. "Sa dette la plus considérable est envers Hugo, et en sa qualité d'interprète du romantisme, c'est l'oeuvre de Hugo qu'il a contribué à faire connaître."¹

Un grand pas vient d'être réalisé dans l'évolution de la littérature canadienne grâce à Crémazie. Mais il ne devait pas épuiser toutes les ressources du romantisme; c'est Fréchette et Chapman qui recueillent l'héritage sacré qu'ils se doivent de faire fructifier.

o o o

1. Laurence-A. Bisson, Le Romantisme littéraire au Canada, p. 140

Tandis que Crémazie fait vibrer la lyre patriotique par ses cantilènes, Fréchette embouche le plus souvent le clairon: sa poésie lyrique et patriotique a des accents sonores et vibrants. Chez lui, le littérateur se double de l'homme politique, ce qui lui donne un trait commun avec Victor Hugo. Né en 1839, deux ans après l'insurrection des Canadiens, il devait garder toute sa vie le souvenir de cet événement douloureux. Son esprit, toujours hanté de rêves de grandeur l'incite à jouer au révolutionnaire tant en politique qu'en littérature. Cependant, "il ne fut qu'un bon garçon aux allures subversives, qui s'est cru terrible, le démon de la littérature et de la politique canadienne."¹

La raison de cette pose, il faut la rechercher dans son propre caractère. Esprit inquiet, il n'est jamais satisfait des autres ni de lui-même. Faut-il rattacher cet état d'esprit au fait qu'il perdit sa mère encore jeune et qu'il eut à souffrir de sa seconde mère? Ou est-ce tournure d'esprit héréditaire? Toujours est-il que ce défaut se manifeste dès sa jeunesse lorsque son père veut lui faire suivre un cours classique. Placé au Séminaire de Québec, il en sort un mois après pour le collège de Sainte-Anne qu'il quitte également pour le Séminaire de Nicolet. C'est dans cette petite ville qu'il achève ses études classiques. Il en garde un bon souvenir, car il y élira domicile par la suite -- 1885 à 1888 -- et son ancienne demeure, marquée d'une plaque de bronze rappelle à la génération présente une époque glorieuse dans l'histoire de nos lettres.

1. Marcel Dugas, Louis Fréchette: un romantique canadien, p. 18

Après son cours classique, il étudie le droit à Québec. C'est là qu'il noue ses premières relations avec les plus hautes personnalités littéraires du "Paris de l'Amérique". Il est reçu au cénacle de Crémazie, au moins après 1860, où avec son ami Pamphile LeMay, il lit ses premiers essais. Le poète-libraire fut sans contredit son premier maître et en toute sincérité, il pouvait terminer un envoi dédié à ce maître par le mot de Reboul à Lamartine:

1

Mes chants naquirent de tes chants.

Si Fréchette s'attache d'abord à Crémazie, ce n'est que pour rejoindre par delà l'oeuvre canadienne le théoricien du romantisme: Victor Hugo. C'est sans doute au contact de l'oeuvre hugolesque qu'il réchauffe son inspiration comme c'est aussi de lui qu'il apprend les procédés de l'art. Sa dette envers Hugo se traduit moins par une imitation servile que par une influence qu'il est facile de saisir tout le long de son oeuvre. Ainsi, il lui emprunte le procédé des énumérations tapageuses et pédantesques:

L'Espagne eut Céspedes, cet autre Michel-Ange,
Cervantès, le profond, et Mendoza, l'étrange,
Calderon, de Véga, Santos, Montemayor, ... 2

Il lui prend également le goût des épithètes sombres et la hantise du fauve:

Et ces bois, ces vallons, ces longs coteaux dormants,
Qui n'ont encore vibré qu'aux fauves hurlements
Des fauves habitants de la forêt profonde. 3

1. Soirées Canadiennes, Tome I, p. 9

2. Louis Fréchette, Feuilles volantes, l'Espagne, pp. 66 & 67

3. Id., Légende d'un peuple, p. 42

Fréchette, dès le début de sa carrière, se pénètre de Hugo et rêve de le reproduire en tout: comme lui, il prend figure d'exilé et se pose en prophète; comme lui, il écrit ses Châtiments -- La Voix d'un exilé -- où l'invective, véhiculée dans une pensée vulgaire, rappelle de très loin la tenue littéraire du maître.

Tel passage de La Voix d'un exilé semblerait le brouillon de l'auteur des Châtiments. On y retrouve les accumulations de mots, les développements de la même idée, les défauts du poète français. Son messianisme politique a déteint sur l'oeuvre canadienne. Il y est question de liberté puissante, de voix des opprimés, etc., etc." ¹

L'emphase oratoire, qui caractérise tous les poètes de l'Ecole de Québec, soutient cette oeuvre de début. Ce "lyrisme faux de bat-
teur d'estrade" ² a cependant l'heur d'exciter la curiosité et d'attirer au poète un halo d'admirateurs. Il est bien inspiré quand il quitte les tréteaux du tribun pour le rôle plus modeste de conteur dans la Légende d'un peuple. Si cette oeuvre, dans son ensemble, traduit la négligence d'un poète trop sûr de lui-même, elle n'est pas sans réussites dues à la mise en oeuvre des procédés de Hugo, entre autres l'accumulation des images. Contentons-nous de rappeler ici la description du Mississippi qui se métamorphose tour à tour en serpent, en "écharpe de Titan" et en "Roi-des-eaux". Toute la Légende d'un peuple d'ailleurs, s'inspire de la Légende des siècles.

Fréchette se rattache aussi à F.-X. Garneau et à Crémazie par son inspiration parfois lamartinienne. C'est surtout lorsqu'il rap-

1. Marcel Dugas, op. cit., p. 46

2. Ibidem, p. 45

pelle ses souvenirs de promenades ou de voyages, dans des poèmes qui tiennent à la fois de la lettre et de la causerie, comme dans Au Bord de la Creuse, Pellerin, que l'influence de Lamartine est plus apparente. Ne songeons-nous pas au Milly ou la Terre natale du poète français en lisant ce début de Au Bord de la Creuse?

Oui, j'y songe souvent, ô mon lointain ami;
Et, quand autour de moi tout repose endormi,
Et que sur mes deux mains mon front lassé se penche,
Dans ces chers souvenirs mon coeur ému s'épanche.¹

Cependant, nous voyons que chez Fréchette l'imitation n'est pas du même genre que celle constatée chez Garneau et Lenoir. Seule l'atmosphère de la pièce rappelle tel ou tel poète sans qu'il soit possible d'en déterminer l'exacte provenance. Cette originalité marque-t-elle un progrès? Elle l'aurait pu, si le prosaïsme ou l'emphase n'avaient pas si souvent corrompu l'inspiration de notre poète national. Quoi qu'il en soit, cet affranchissement des maîtres français marque un pas en avant dans l'évolution de nos lettres.

Une évolution de la poésie au XIXe siècle ne saurait passer sous silence le Louis Fréchette auteur dramatique. Le théâtre canadien, persécuté dès son berceau, ne connut que peu d'adeptes. La première tragédie canadienne, le Jeune Latour, est de Gérin-Lajoie, alors finissant au Séminaire de Nicolet, et elle révèle tant par le fond que par la forme, un classicisme pur de tout alliage. C'est à Fréchette que revient l'honneur d'avoir introduit au Canada le théâtre romantique. Véronica, par l'absence des règles des trois unités, par la violente

1. Louis Fréchette, Les Feuilles volantes, p. 39

brutalité, par les éléments de laid et de grotesque qu'elle met en scène, par son effort pour reproduire la couleur locale, s'apparente bien au Lorenziaccio de Musset et au Lucrèce Borgia de Hugo.

Sa pièce a aussi tous les défauts du drame romantique. Comme Hugo, il ne sait pas créer des personnages. Il n'y a aucune analyse psychologique dans cette tragédie. Les personnages ne gouvernent pas leur vie, mais se soumettent au destin. L'intérêt dramatique est remplacé par l'abus incessant de moyens artificiels: les déguisements et le *deus ex machina* du mélodrame populaire. Comme Hugo, il n'a pas su éviter ces dangers en introduisant dans sa pièce des idées philosophiques, ou en donnant un tableau frappant et vécu du passé, à la façon de Shakespeare. Sa couleur locale est superficielle et fausse.¹

Indépendamment de sa réussite littéraire, Véronica intéresse au plus haut point celui qui veut suivre au Canada la marche ascendante d'une poésie qui s'efforce de mettre ses pas dans les traces de sa cousine d'outre-Atlantique même si, en voulant faire de trop grandes enjambées, elle perd l'équilibre ou se donne l'allure ridicule du bambin qui a chaussé les bottes de son père.

Après avoir jeté un coup d'oeil sur l'ensemble de l'oeuvre de Fréchette, quelles conclusions pouvons-nous en dégager? Nous pourrions nous résumer en trois mots: richesse d'inspiration, souplesse et variété de forme, acclimatation de procédés littéraires chers à Hugo et aux romantiques. Par lui, la poésie canadienne a été dotée de sources nouvelles d'inspiration encore inconnues jusqu'alors; par lui le vers s'assouplit, acquiert une cadence plus riche grâce à la césure mobile et au trimètre.

1. Laurence-A. Bisson, op. cit., p. 207

Bientôt s'est levé autour de lui un groupe de poètes qui ont marché sur ses traces et l'ont considéré comme leur chef.

o o o

L'un de ces disciples de Fréchette, et en même temps son émule, est Chapman. Originaire de la Beauce, il fait ses études classiques au collège de Lévis et étudie le droit à l'Université Laval plus par snobisme que par goût personnel et par vocation. Aussi, quitte-t-il bientôt le barreau pour le journalisme et la littérature. De 1883 à 1890, il est rédacteur d'abord à la Patrie, puis à la Minerve. C'est pendant les loisirs que lui laissent ces occupations qu'il se livre à la poésie.

Il subit dans ses premières années, une influence profonde de Lamartine, de Hugo et aussi de Chateaubriand. A l'époque de la publication des Québécoises, en 1876, Lamartine lui fournit son inspiration principale. Cette influence transpire dans plusieurs poèmes entre autres dans Un Soir de mai où le vague panthéisme lamartinien s'enveloppe de brume au son de

La cloche d'église, à la voix argentine...¹

Voici quelques vers caractéristiques qui rappellent la dixième méditation de Lamartine:

De tous côtés s'élève une voix qui soupire,
Qui chante avec l'oiseau,
Une voix qui murmure et répond au zéphire,
Aux hymnes du ruisseau.²

1. William Chapman, Les Québécoises, p. 5

2. Loc. cit.

Quant à l'influence de Victor Hugo, elle se retrouve dans des pièces de circonstances comme Le Premier de l'An (1872) et dans des poèmes parus aussi bien dans les Québécoises que dans les Aspirations. On y rencontre la strophe chère à Hugo, le sixain symétrique 12.12.8. 12.12.8 à clausule féminine, que le poète canadien aurait pu trouver aussi chez Crémazie. Mais, les réminiscences de Oceano Nox:

Oh! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines...¹

montrent que Chapman subissait l'influence de Hugo.

Oui, combien ont vu fuir leurs rêves les plus beaux;
Oui, combien ont gémi sur les bords des tombeaux...²

Chapman manifeste aussi l'influence de Chateaubriand. Dans un long poème, La Vengeance huronne, il brode sur un thème des Natchez. Et il ne dissimule pas son inspiration, car il rappelle à l'occasion quelques épisodes de l'oeuvre du maître. Sidéra, une jeune Huronne, fuit le wigwam de son père pour suivre son amant Louis, un trappeur canadien. Pendant leur course à la recherche d'un prêtre pour bénir leur union, on leur vole leur canot. A leur réveil:

Triste déception! Le canot n'est plus là.
Pour la sauver l'amant prend dans ses bras l'amante
Comme autrefois Chactas courant dans la tourmente
Portant sur son sein Atala.³

Louis se jette à l'eau pour échapper au danger du vieil Huron qui les poursuit, furieux; mais, blessé par une balle, il se noie. Sidéra évanouie, se réveille et constate que le traître n'est autre que son père.

1. Victor Hugo, Oeuvres choisies, p. 139

2. William Chapman, Les Québécoises, p. 23

3. Ibidem, p. 80

Celui-ci lui attache une pierre au pied et la lance dans l'abîme. Des voyageurs passant par ces lieux trouvent les deux corps et leur donnent une sépulture. La description de cette scène rappelle l'enterrement d'Atala.

Dans le sable creusant à l'aide de leurs rames,
Ils les mirent tous deux à l'abri de la lame,
A l'ombre d'un sapin aux rameaux longs, flottants;
Puis, plantant une croix sur leur fosse remplie,
Le front dans la poussière, et l'âme recueillie,
Ils prièrent là bien longtemps.¹

Nous remarquons ici l'influence de Chateaubriand. Il n'y a pas à s'en surprendre. Nous savons par l'auteur des Lettres canadiennes d'autrefois que le rêveur de Combourg tient le quatrième rang parmi les écrivains français le plus cités dans nos journaux et nos revues du premier tiers du XIXe siècle.

Cette première empreinte des chefs du romantisme français se répercute dans toutes les strophes du poète canadien et apporte un contre-poids à l'influence parnassienne de Leconte de Lisle, de François Coppée et de Sully Prudhomme qui tentent de détrôner les romantiques. Il nous est loisible d'assister à cette évolution de la poétique de Chapman à travers Les Feuilles d'Erable, car ces poèmes s'échelonnent sur une période de dix-huit ans. D'une part, un certain nombre, écrits en 1872, se rattachent à l'inspiration des Québecquoises; de l'autre, vingt-sept sonnets, composés entre 1876 et 1889, montrent que l'auteur lit les oeuvres de Leconte de Lisle, de François Coppée et de Sully Prudhomme, puisqu'il leur dédie chacun un sonnet.

1. Ibidem, p. 89

Cependant, leur influence est encore assez faible: il ne leur emprunte guère que la forme du sonnet et le goût des beaux vers. Car, William Chapman demeure avant tout l'émule des romantiques et rêve d'égaliser Crémazie et Fréchette. Quelques réminiscences des parnassiens indiquent que ceux-ci ne lui étaient pas inconnus et que c'est bien par vocation que l'auteur des Québécoises aussi bien que des Aspirations reste romantique.

Le sonnet à Leconte de Lisle de 1887, ne rappelle en rien, si ce n'est dans le vocabulaire, l'influence du chef du Parnasse. Mais un sonnet de 1882, L'Orage, traduit assez bien la sensation d'abattement et de sécheresse telle qu'exprimée par l'auteur de Midi et des Eléphants.

Le soleil est brûlant comme le plomb fondu;
La nature se meurt; partout l'herbe est flétrie;
Au fond des bois, le cerf, haletant, éperdu,
Soupire et brâme au bord de la source tarie.

Pas un souffle de vent, dans la plaine ternie,
N'effleure les épis de blé roussi, tordu;
Le ruisseau ne dit plus sa fraîche symphonie,
Et de l'orchestre ailé le chant est suspendu. ¹

Six ou sept sonnets datés de 1883, nous rappellent la manière de Sully Prudhomme, c'est-à-dire qu'au tableau impersonnel, Chapman ajoute le symbole et l'idée philosophique. Voici, par exemple, le sonnet Le Lilas. Dans les deux quatrains, il développe le symbole: les thyrses d'un lilas embaument la brise; l'oiseau y vient chanter. Soudain, un bambin passe, aperçoit les fleurs et sur elles "fait main basse". Le poète, dans les tercets, tire la leçon suivante:

1. William Chapman, Les Feuilles d'Erable, p. 229

Le lilas, c'est pour nous le printemps, la jeunesse
Avec tout son arôme et toute son ivresse
Qui semblent éternels sous le ciel rayonnant;

Mais un jour le sort passe au sentier de la vie,
Il voit la fraîche fleur dont notre âme est ravie,
Et, sourd à nos sanglots, l'emporte en ricanant.¹

Enfin, relevons un dernier poème, extrait des Aspirations celui-là, l'Enfant de la Balle, d'une belle allure poétique et qui charme particulièrement par son dernier tercet:

Et lorsque Floréal revient tout embaumer,
Dans la brise de l'est je crois, le soir, humer
Comme un vague parfum qui viendrait de tes landes.²

Ce sonnet fut déjà rapproché de celui des Trophées, Brise marine, où un sentiment analogue est exprimé en sens inverse. Est-ce à tort ou à raison? C'est peut-être le défaut mignon des critiques littéraires de trouver des influences aux pièces les plus personnelles! Un jour, à propos du sonnet Jacques Cartier, des Gouttelettes, Mgr Camille Roy déniche, à son avis, une imitation des Conquérants de Hérédia. Tout heureux de sa trouvaille, il cite le texte du maître à l'appui de son assertion et, craignant peut-être, un excès de complaisance, il adoucit la gronderie de quasi plagiat par cette note restrictive: "... L'imitation... est suffisamment personnelle." Or, quelques jours après la parution de cette critique, Pamphile LeJay écrit à l'historien des lettres: "... Je ne connais pas même les Conquérants de Hérédia dont vous parlez à propos de mon sonnet Jacques Cartier."³⁴

1. William Chapman, Les Feuilles d'Erable, p. 168

2. Id., Les Aspirations, p. 65

3. Mgr Camille Roy, Poètes de chez nous, p. 81

4. Id., A l'Ombre des érables, p. 31, note

A tout événement, jugez par vous-mêmes. Dans le premier quatrain, le poète après le rappel d'un hiver qui a "défleuri la lande et le courtil", continue:

Et pourtant je ne sais quel arôme subtil,
Exhalé de la mer jusqu'à moi par la brise,
D'un effluve si tiède emplit mon cœur qu'il grise;
Ce souffle étrangement parfumé, d'où vient-il?

Ah! je le reconnais. C'est de trois mille lieues
Qu'il vient, de l'Ouest, là-bas où les Antilles bleues
Se pèment sous l'ardeur de l'astre occidental;...¹

Ne sommes-nous pas amenés, après cette brève étude, à conclure que Chapman résume, dans une certaine mesure, tout comme les poètes du groupe suivant, toute l'évolution de l'Ecole de Québec? Cependant, c'est en tant que poète romantique qu'il vivra parmi nous. Poète épique, il s'inspire de Chateaubriand, de Lamartine, de Hugo et rêve de recommencer Crémazie et Fréchette avec une grandiloquence et un style fâcheusement pompeux qui lui attirent d'irrespectueuses moqueries. Puis, il connaît les parnassiens dont il emprunte avec le goût des beaux vers, la forme du sonnet et cela dès 1870.

Voilà un phénomène nouveau dans les lettres canadiennes! L'on nous accuse de demeurer toujours trente ans en retard sur nos aînés de France, et l'on constate que dès 1870, un lustre à peine après la publication par Lemerre du premier recueil poétique des chefs du Parnasse, un poète canadien s'escrime déjà à l'art du sonnet! On doit reconnaître à Chapman le mérite d'avoir acclimaté au Canada ce poème à forme fixe, enfant choyé des poètes du XVIIe siècle et si heureusement réhabilité par ceux du XIXe.

¹. José-Maria de Hérédia, Les Trophées, p. 148

Chapitre III

LE ROMANTISME ET LE PARNASSE

S'il nous a paru opportun de classer dans un groupe à part des poètes comme Pamphile LeMay, Alfred Garneau, Adolphe Poisson et Nérée Beauchemin, ce n'est pas parce qu'ils diffèrent essentiellement des précédents, mais tout simplement parce qu'ils accusent, dans une partie de leurs oeuvres du moins, des tendances nouvelles, tendances à peine perceptibles chez Fréchette et Chapman. Ne l'oublions pas, les poètes dont il est question dans ce mouvement romantique, se connaissent mutuellement, subissent à peu près les mêmes influences et s'orientent chacun selon son caractère et son tempérament. D'aucuns s'attachent à chanter nos gloires nationales et demeurent disciples de Hugo et de Lamartine; d'autres plus modestes dans leurs sujets, cherchent leur succès dans des strophes et des vers mieux ciselés et s'apparentent ainsi aux Parnassiens.

Parmi ceux-ci, Pamphile LeMay fait honneur au groupe. Originaire de Lotbinière, il voit le jour l'année même de l'insurrection, le cinq janvier 1837. A l'âge de neuf ans, il se rend au pays natal des LeMay, à Trois-Rivières, pour y faire ses classes au collège des Frères des Ecoles Chrétiennes. Il y étudie trois ou quatre ans, puis revient dans sa famille où il reçoit les éléments latins grâce au

dévouement du notaire Bédard et en 1852, à quinze ans, entre en troisième au Petit Séminaire de Québec.

Au sortir du cours classique, l'écolier songe à se faire avocat. Aucune vocation ne peut moins lui convenir ! Il se connaît certes très mal celui qui plus tard se définira : "... Un élan qu'une timidité stupide a toujours comprimé, une confiance en soi-même qui a toujours manqué d'aplomb, une naïveté qui s'est laissé¹ surprendre par l'envie, une franchise qui croit toujours à l'amitié."

D'ailleurs, l'indigence de sa famille ne lui permet pas de poursuivre son cours et après quelques mois d'étude, il est réduit à chercher aux Etats-Unis et à Sherbrooke le moyen de gagner sa vie. Sa sensibilité aiguë et ses enthousiasmes de jeunesse se butent trop tôt hélas aux déboires de toutes sortes. Il résout de demander à la vie ecclésiastique la satisfaction des idéals entrevus. Une cruelle dyspepsie le rend, après deux ans de théologie, à la vie du monde où, en désespoir de cause, il se cramponne au droit. C'est là que nous le trouvons en 1860, dans l'étude de maîtres Lemieux et Remillard où, avec Fréchette, il fait du "droit un peu à l'envers"² des autres". C'est que le démon de la poésie les attire plus que Cujas et Pothier !

Nommé traducteur à l'Assemblée législative, LeMay se voit ainsi déchargé du souci de gagner autrement une médiocre pitance et il peut alors courtiser assidûment sa muse. Cependant, son incurable dyspepsie tourmente presque continuellement sa pauvre tête et ce n'est qu'à

1. Le Soleil, 31 juillet 1897

2. Mgr Camille Roy, A l'Ombre des Erables, p. 15, note

la faveur d'accalmies qu'il compose peu à peu son oeuvre littéraire. Ceci explique pourquoi l'oeuvre de LeMay recèle bien des négligences de style, mais aussi pourquoi il demeure le plus indépendant et le plus personnel du mouvement romantique, n'ayant jamais eu la capacité d'assimiler, comme ses contemporains, les oeuvres des aînés français. Il confie un jour à Mgr Camille Roy: " De longues années de souffrances m'ont empêché de lire et d'apprendre, si elles n'ont réussi à éteindre la flamme et à enchaîner l'imagination."¹

Avec Crémazie et Fréchette, LeMay est sans contredit une des figures les plus marquantes de l'Ecole de 1860. Il lit Crémazie, fréquente Fréchette et cependant demeure un romantique d'une tout autre espèce. Il partage leur ferveur patriotique et religieuse, mais traduit rarement ses convictions par des récits épiques à la glorification des héros canadiens. C'est que d'une part, la nature l'a doté d'une propension à la rêverie, au besoin d'effusion qui s'accorde mal avec la grandiloquence patriotique. D'autre part, sa timidité, son profond attachement à la vie familiale, au coin de terre de son enfance et aux travaux rustiques, lui inspirent de chanter, au lieu des traits héroïques de son histoire, la vie toute simple des campagnards. Par là, il introduit un thème nouveau dans la symphonie canadienne et inaugure la série des poètes du terroir.

Chez lui, comme chez ses contemporains, nous pouvons suivre une évolution constante qui se confond, en somme, avec celle de la litté-

1. Mgr Camille Roy, A l'Ombre des Erables, p. 31, note

rature canadienne elle-même. Tandis que Crémazie et Fréchette subissent l'influence prépondérante de Victor Hugo, LeMay reçoit d'abord celle de Chateaubriand, puis faiblement, semble-t-il, celle de Lamartine et de Hugo, cependant que la meilleure partie de son oeuvre -- les Gouttelettes, les Epis -- se rapproche de la manière des parnassiens. Il nous reste à montrer brièvement ces diverses influences.

En 1867, l'Université Laval organise, dans le but de promouvoir les jeunes talents, un concours littéraire: La Découverte du Canada. LeMay voit son travail couronné et remporte les honneurs de la médaille d'or. Cette oeuvre de jeunesse subit l'influence de Chateaubriand. Le poème, en vingt et un chants, est presque une imitation des Natchez: le sujet est pareil et traité d'une façon identique. Nous y retrouvons même le "merveilleux" chrétien, préconisé par Chateaubriand dans le Génie du Christianisme et les Martyrs.

J'ai dit encore que le MERVEILLEUX de cette religion (catholique) pouvait peut-être lutter contre le MERVEILLEUX emprunté de la mythologie. Ce sont ces opinions, plus ou moins combattues, que je cherche à appuyer par un exemple.¹

Voici un exemple du "merveilleux" chrétien: il est tiré du sixième chant de La Découverte du Canada. C'est une description de l'enfer:

Loin des mondes brillants pour lesquels le jour luit,
Dépouillé de tout charme et perdu dans la nuit,
Se trouve un vaste lieu dont l'aspect glace et navre
Comme un sépulcre noir, comme un hideux cadavre;
C'est là que le Seigneur a jeté pour jamais
Cet ange qui du ciel osa troubler la paix.

1. Chateaubriand, Les Martyrs, Tome I, p. 7

Avec lui sont tombés ces Esprits pleins d'audace
Qui, dans leur fol orgueil, n'ont point demandé grâce
Au Maître tout puissant qu'ils avaient offensé.¹

LeMay avait certainement lu et relu les oeuvres de Chateaubriand qui existaient au Canada depuis 1834, comme en témoignent les journaux de l'époque.

Le barde de Lotbinière devient réellement original et personnel dans les Gouttelettes qui sont ses meilleurs et suprêmes efforts dans l'art des vers. L'influence des romantiques est complètement disparue; elle est remplacée par celle des parnassiens. Cependant, il y aurait des nuances à apporter à propos de cette influence parnassienne. LeMay fréquente-t-il assidûment les parnassiens? Il y a lieu de croire que non; tout au plus avait-il lu dans des revues d'Europe ou du Canada certains extraits de Leconte de Lisle, des sonnets de Hérédia, de Sully Prudhomme, de Pierre de Nolhac, etc. Par son emploi de bibliothécaire à la Législature, il eut sans doute l'occasion de feuilleter la Revue des Deux Mondes et les Etudes, tout aussi bien que les revues canadiennes. C'est là qu'il aurait pu rencontrer les sonnets de Hérédia: Némée, Styphale, Nessus, La Centauresse, Centaures et Lapithes, Fuite des Centaures, Nymphée, La Prière du Mort, Le Laboureur,

1. Pamphile LeMay, Deux Poèmes couronnés par l'Université Laval, p. 60
2. Revue des Deux Mondes, 15 janvier 1888, p. 429
3. Ibidem, p. 430
4. Loc. cit.
5. Ibidem, p. 431
6. Loc. cit.
7. Ibidem, p. 432
8. Id., 15 mai 1890, p. 461
9. Ibidem, p. 462
10. Ibidem, p. 463

¹ Le Coureur , ² la Flûte , ³ Après Cannes , ⁴ Régilla , ⁵ La Belle Viole , etc.
Ou ceux de Pierre de Nolhac: ⁶ Vaucluse , ⁷ Divae-Lucretiae-Borgiae , ⁸ l'argue-
rite de France (en vers de huit pieds) , ⁹ A Joachim du Bellay , ¹⁰ Sonnet
pour Hélène . Ceux également de E. Hervaux: ¹¹ Sonnets évangéliques . Il
¹² a sans doute pris connaissance du sonnet l'Automne , de Sully Prudhom-
me paru dans les Nouvelles Soirées Canadiennes. Enfin, en 1888 et 1893
furent publiés, dans la Revue des Deux Mondes, plusieurs poèmes de Le-
¹³ conte de Lisle . Quant aux oeuvres publiées de ces divers poètes, il
ne semble pas les connaître, car il avoue à Mgr Camille Roy, dans une
lettre du premier septembre 1905, son peu de culture. Il termine cet-
te missive par ces mots: "Ainsi voyez, je ne connais pas même les Con-
quérants de Hérédia dont vous parlez à propos de mon sonnet Jacques
Cartier. Pardon, si je vous scandalise, et soyez sûr que j'ai l'air
¹⁴ très confus."

En somme, LeMay emprunte peu aux parnassiens, si ce n'est la forme du sonnet et le goût des vers polis. A peine pouvons-nous distinguer ici ou là quelques vestiges des poètes français de 1865. Ainsi, le sonnet, Ma Mère, rappelle le Vase brisé de Sully Prudhomme.

1. Revue des Deux Mondes, 15 mai 1890, p. 461
2. Ibidem, p. 464
3. Ibidem, p. 465
4. Id., 1er février 1893, p. 658
5. Ibidem, p. 660
6. Id., 1er novembre 1893, p. 210
7. Ibidem, p. 211
8. Loc. cit.
9. Ibidem, p. 212
10. Loc. cit.
11. Les Etudes, No 84, p. 689
12. Nouvelles Soirées Canadiennes, Tome II, p. 433
13. Cf. Revue des Deux Mondes, 15 oct. 1888 et 1er décembre 1893.
14. Mgr Camille Roy, A l'Ombre des Erables, p. 31, note

Le souvenir de sa mère en prière aux pieds d'une Vierge où d'un "grand vase de fleurs tombaient des gouttes d'eau", lui suggère cette réflexion:

Ce Souvenir est loin. Notre coeur est un vase
Que les soins d'une mère ont seuls pu façonner.
Il est large et profond; l'amour le fait sonner.

D'une aile infatigable un rêve doux le rase.
Dieu lui verse en secret ivresses et douleurs,¹
Et quand il est trop plein on voit tomber des pleurs.

Il lui arrive de décrire la nature dans des fresques qui, par leur atmosphère et leur impersonnalité, nous rappellent certaines oeuvres de Leconte de Lisle. Contentons-nous de relever son sonnet Le Mirage dont l'exotisme et la sensation de soleil brûlant rappellent le Midi du chef de l'école parnassienne.

Quant à la versification de LeMay, l'on constate qu'il a moins le culte de la strophe lyrique que Crémazie et Fréchette. La raison n'en serait-elle pas dans le manque de loisirs pour étudier de savants traités de versification française? Dans ses poèmes épiques, l'alexandrin demeure classique, sans enjambements ni vers trimètres. Vers la fin de sa carrière, dans les Gouttelettes et les Epis, il est évident qu'il doit la forme du sonnet aux parnassiens. Chez lui, comme chez Hérédia, l'on remarque le sonnet classique avec ses tercets à rimes c.c.d. e.d.e. et aussi le sonnet de la forme du XVIIe siècle: c.c.d. e.e.d. En même temps, l'alexandrin s'assouplit grâce aux enjambements, au déplacement de la césure et aux rejets.

1. Pamphile LeMay, Les Gouttelettes, p. 184

Somme toute, LeMay s'efforce de suivre le mouvement littéraire de France. Si les poètes canadiens demeurent toujours trente ans en retard sur leurs cousins d'outre-mer, devons-nous reconnaître cependant leur fidélité à acclimater au Canada les théories littéraires françaises.

LeMay demeure également l'un des fondateurs du mouvement régionaliste dont nous aurons à parler dans un prochain chapitre.

o o o

Le milieu ne fait pas l'homme, dit-on souvent. "Sans en chercher la preuve... dans Garneau je la treuve". Pour la seconde fois, nous avons à considérer l'oeuvre d'un poète traducteur officiel au Sénat. Est-ce chose assez bizarre que le commerce assidu de la grisaille littéraire de la bureaucratie soit un milieu propice à l'éclosion de la poésie ! Tout se voit sous le ciel canadien, à tel point qu'il faut reconnaître que le poète le plus subtil du groupe de 1860, le plus soucieux, le plus minutieux de la forme, comme aussi le plus raffiné de sentiment délicat, n'est, ni plus ni moins, qu'un fonctionnaire au sénat ! C'est le cas d'Alfred Garneau.

C'est que Alfred Garneau est né poète; et quand un être porte, comme boulonnée à son âme, l'aspiration poétique, il ne peut que s'élever avec elle pour rayonner autour de lui ses rimes et ses strophes. Ce n'est donc pas le milieu qui fit fleurir le poète; mais, il fleurit en dépit du milieu comme la plante au flanc du rocher épargne sur sa tige et ses feuilles pour produire sa fleur.

Je viens d'avancer que l'ambiance du poète est peu favorable au développement de son talent. Sans vouloir infirmer cette assertion, il faudrait noter cependant que la première éducation d'Alfred Garneau ne laisse rien à désirer. Fils de l'historien F.-X. Garneau, ayant vu le jour à la Canardière, dans ce paysage grandiose et pittoresque de la rive nord du St-Laurent, il "reçut à la fois toutes les influences de l'éducation et de la nature qui pouvaient affiner son âme, l'em-¹plir de belles visions, lui inspirer le goût de l'oeuvre d'art."

C'est à Québec qu'il vit les premières années de sa jeunesse, qu'il s'initie aux rudiments des lettres et des sciences, pour enfin aboutir, comme la majorité de ses contemporains qui sortaient du cours classique, à l'étude du droit. Ses brillants succès aux examens de la jurisprudence, lui attirent l'admiration de ses juges, mais ne parviennent pas à briser son incurable timidité et au lieu de chercher une gloire par trop aléatoire dans les disputes du barreau, il accepte un emploi plus modeste et plus approprié à son tempérament dans le fonctionarisme parlementaire.

C'est dans les loisirs que lui laisse sa charge, qu'il se livre à la poésie. Chose curieuse, Garneau, poète par tempérament, ne fait que très peu de vers. Son seul recueil, publié après sa mort, contient à peine quarante-cinq pièces qui correspondent dans la vie de l'auteur à une période de cinquante ans. Notre tâche maintenant est de diriger nos recherches vers cette oeuvre afin de capter des thèmes

1. Mgr Camille Roy, Poètes de chez nous, p. 118

ou des rythmes nouveaux, signes non équivoques d'un travail de gestation lent mais sûr.

Comme tout poète canadien de la seconde moitié du XIXe siècle, et sous l'ascendant de son père, Alfred Garneau courtise d'abord la muse de Lamartine. Cette influence, qui se traduit dans une pièce de jeunesse intitulée A Elle et qui semble inspirée de Chant d'amour des Secondes Méditations de Lamartine, ne devait pas se prolonger dans la carrière du poète canadien. Car, si Garneau manifeste un goût éclectique dans ses lectures, c'est toujours vers Alfred de Musset qu'il revient, sans se lasser de le relire, et c'est bien ce qui lui ajoute une note caractéristique, ce qui le distingue des autres poètes de l'Ecole patriotique. Mais, entendons-nous ! l'empreinte de Musset sur Garneau ne se manifeste en rien dans des vers de libertinage et de satanisme ! La ressemblance transpire d'abord dans la forme, le vocabulaire et le style, et aussi dans sa correspondance qui revêt le ton d'une causerie intime.

Le poème intitulé Premières pages de la vie, réponse à une lettre de mon ami Eugène Taché, écrit en 1857, nous servira de baromètre pour apprécier jusqu'à quel point Garneau possède son Musset. Citons d'abord le début qui rappelle la Nuit de Décembre:

Ce soir, pensif et seul, j'écoutais près de l'âtre
Le rire pétillant d'une flamme folâtre;
Je disais en penchant mon front pâle d'ennui:
Toute chose en ce monde a besoin d'un appui...¹

Sa muse qu'il évoque après la lecture de la lettre de son ami, n'est-ce

1. Alfred Garneau, Poésies, p. 42

pas celle de Musset?

Ma muse, en la lisant par sa grâce inspirée,
À relevé son voile; et sa joue empourprée,
D'une voix qui d'abord tremble un peu de frayer,
C'est elle qui me dit ces vers en ton honneur.¹

Nous pourrions relever d'autres passages caractéristiques, mais ceux-là ne suffisent-ils pas à démontrer quel commerce amoureux il dut entretenir avec l'oeuvre de Musset?

Quant à l'influence de Victor Hugo, elle se manifeste dans plusieurs pièces. Signalons entre autres, Folle Gageure, Aimer, le Bon Pauvre, A ma Soeur. Garneau, d'ailleurs, ne cherche pas à dépister le lecteur, car plusieurs de ces pièces portent en épigraphe un vers de Hugo.

Avant d'envisager l'aspect parnassien d'une partie des poésies de Garneau, il convient de mentionner cette suite de poèmes, où se placent de belles descriptions de nature, composés, selon toute vraisemblance, pendant un séjour de quelques mois de la saison d'été, sur le bord de la rivière Rideau, à Wright's Grove. Le poète communique plus intimement à la belle et grande nature et se montre plus original; l'influence des romantiques tend au négatif. Pour ceux-ci, la nature est un être vivant, tout prêt à dialoguer avec le poète, et qui s'élève au diapason de celui-ci. Pour Garneau, elle est un beau spectacle se modifiant à l'infini et dont "il connaît la moindre modification, ... saisit la transformation la plus éphémère, les aspects les plus variés."²

Prenons comme exemple quelques vers de Bois:

1. Alfred Garneau, Poésies, p. 43

2. Laurence-A. Bisson, Le Romantisme littéraire, p. 173

Bois d'ombre le midi, plein de flamme le soir,
A peine est-il d'abord devenu presque noir
Qu'entre ses fûts, grillant l'astre à son crépuscule,
L'on voit étinceler des ors de renoncule.
Au-dessus, jusqu'en haut de l'énorme couvent,
Les transparences rient dans tous les tons du vent,
O fête des yeux!... Tel, à l'heure vespérale,
Un vitrail flamboyant d'antique cathédrale.¹

On l'a remarqué sans doute, la nature dont Garneau cherche à reproduire les divers aspects, n'occupe pas seulement ses sens et son imagination, mais elle s'attache à son âme, la fait vibrer aux impressions des plus délicates réalités.

Sous ce premier aspect, Alfred Garneau se révèle bien le fils de F.-X. Garneau, lui survit, le continue, le perfectionne et le dépasse. Mais il ne peut pas ne pas s'intéresser aux productions littéraires d'outre-Atlantique qui lui apportent des échos du parnasse et du symbolisme.

Les onze sonnets que renferme le volume, traduisent une tout autre inspiration que les poèmes déjà étudiés. Selon toute apparence, ils datent de la dernière étape de sa vie, vers 1903, alors que l'auteur a lu les parnassiens et les symbolistes. L'influence de ceux-là se manifeste d'abord dans le sonnet, agencement de strophes peu répandu à l'époque au Canada, et aussi dans des vers aux arêtes plus vives.

L'influence parnassienne se fait voir dans le septième sonnet intitulé Vent du Ciel. L'impersonnalité est plus manifeste et certains passages se rapprochent clairement de Midi de Lecorte de Lisle.

1. A. Garneau, Poésies, p. 120

Voici le premier quatrain:

Pâle, elle cria: Jean! du seuil de la chaumière.
Lui chantait dans les ors lourds des épis penchants.
Midi de son haleine assoupissait les champs; 1
Un nuage, au lointain, montait dans la lumière...

Aucun sonnet de Garneau n'imite visiblement telle ou telle pièce des symbolistes. Leur influence transperce dans la personnification des émotions, des objets inanimés et dans un je ne sais quoi de rêveur où, cependant, l'obscurité des symbolistes est absente.

Ils se sont tus, les glas qui tetaient tout à l'heure
Le grand pleur de l'airain jusque sur ma demeure.
O soleil! maintenant tu ris au trépassé!

Soudain, ma pensée entre aux dormants cimetières,
Et j'ai la vision, douce à mon coeur lassé,
De leurs gîtes fleuris aux croix hospitalières...²

L'influence des symbolistes n'y est certes pas absente, mais cette poésie est encore loin de l'inspiration et de l'obscurité littéraire du Cimetière marin de Paul Valéry, par exemple.

Résumons en un seul coup d'oeil l'évolution de Garneau. Pendant son enfance, sous l'influence paternelle, il subit l'empreinte profonde de Lamartine. Vers l'adolescence, il découvre Musset, ne cesse de le relire et cette assimilation se traduit dans nombre de poèmes. C'est la première fois que nous dépistons une aussi profonde influence de Musset chez les poètes de l'Ecole romantique. Il connaît le Victor Hugo des Contemplations et à peu près vers la même époque, lit les parnassiens, surtout Leconte de Lisle, lesquels lui révèlent le sonnet,

1. Alfred Garneau, Poésies, p. 29

2. Ibidem, p. 18

dernière évolution au point de vue de la forme. Vers la fin de sa carrière, il connaît les symbolistes et leur emprunte non pas l'excentricité verbale et l'obscurité mystique, mais le goût de la personnification des choses inanimées. En tant que parnassien et symboliste, il est sûrement plus grand artiste que ses devanciers.

Ce qui le distingue dans son groupe et le rattache jusqu'à un certain point aux écoles subséquentes, c'est d'une part, sa façon jusque-là inconnue, de chanter certains paysages canadiens. "Garneau a dessiné ... quelques petits tableaux, des morceaux de paysages qui sont des chefs-d'oeuvre de grâce et de simplicité."¹ D'autre part, c'est l'absence de poèmes épiques. Il paraît étrange que le fils de l'historien du Canada n'ait pas exercé sa verve sur des thèmes qui ont immortalisé Crémazie et inspiré plus d'un chant à Fréchette, à Chapman et à Poisson. C'est que la strophe épique dépasse la capacité des poumons du poète qui se réserve le privilège de ne chanter que pour ses intimes.

o 0 o

Un autre poète qui coule ses jours à chanter pour ses intimes, un poète "sans haine et sans malice"² comme il se dénomme lui-même, un poète qui utilise ses heures perdues à rimer sous les pins, c'est bien l'attachant et sympathique Adolphe Poisson. Né à Gentilly, il vient très jeune habiter la jolie petite ville d'Arthabaska où, au milieu d'une élite de notabilités et d'intellectuels, comme les Laurier, les

1. Mgr Camille Roy, Poètes de chez nous, p. 122

2. Adolphe Poisson, Chants du soir, p. 33

Lavergne, les Crépeau, les Flamondon -- ce dernier, fondateur de l'Institut Canadien de Québec --, il s'occupe toute sa vie durant à taquiner les muses en marge de sa charge de régistrateur.

A peine sorti du Séminaire de Nicolet, où il venait de terminer sa philosophie, il publie dans l'Union des Cantons de l'Est, journal imprimé à Arthabaska, ses premières strophes à l'occasion du départ de son ami Ludger Gaudet, zouave pontifical. Si nous citons quelques extraits de ces premiers vers, ce n'est que pour mieux faire apprécier le chemin parcouru par le poète. Ces premières strophes sont remplies de clichés et se soutiennent à grand renfort d'adjectifs.

Héroïques soutiens d'une cause sublime,
Nouveaux soldats du Christ, partez pour les combats.
Du haut du Vatican, une auguste victime
Vous tend déjà les bras !

O soldats généreux, gloire de la patrie,
Renversez d'un bandit les projets criminels,
Déjouez de Satan l'insolente furie,
Vous serez immortels.¹

Dans cette première période, c'est-à-dire jusqu'après la publication de son premier volume, Chants canadiens, en 1880, il demeure fervent disciple de la plus pure Ecole de Québec. Strophes romantiques, grandeur et parfois exagération du ton, absence de psychologie et d'observation, longs discours qui exaltent les gloires militaires de la France d'Amérique, fréquent usage du vers léger de huit ou dix pieds, rien n'échappe au barde d'Arthabaska. L'art du développement s'alimente d'ordinaire d'une vive émotion à laquelle l'apostrophe sert

1. L'Union des Cantons de l'Est, 22 juillet 1868.

trop souvent de véhicule.

Ainsi pour nous ! La France est notre mère
Et nous l'aimons d'un amour filial,
Sans oublier, ô superbe Angleterre,
Qu'un grand serment lie un peuple loyal.
Et que te fait, ô vaste métropole,
Qu'un petit peuple évoque avec orgueil,
Se souvenant d'être enfant de la Gaule,
Ses jours de gloire et ses heures de deuil?

· · · · ·
Oh ! laisse-nous, orgueilleux de nos gloires...

· · · · ·
Oh ! ne crains rien ! tu possèdes nos bras...¹

Adolphe Poisson est certainement un admirateur sincère de Crémazie: il est même le premier qui ait pastiché les vers du poète québécois. Dans une ode composée en l'honneur de Crémazie -- ode lue par l'auteur lors de l'inauguration du monument du poète canadien au Carré Saint-Louis, à Montréal, le 24 juin 1906 -- voici comment il exprime son regret de ne pouvoir retracer les restes du malheureux barde:

Hélas, nous nous bercions d'une vaine espérance,
Comme les compagnons du vieux soldat mourant
Et comme eux nous disions, le regard vers la France,
Ses restes verront-ils les bords du St-Laurent? ²

Ne sont-ce pas les regrets du vieux porte-drapeau de Carillon? Nous relevons également les influences de Crémazie dans un poème intitulé Les Morts et paru dans Heures perdues, en 1894. Il est imité du poème du même titre de Crémazie; nous y rencontrons les mêmes idées et un même rythme moulé dans des strophes identiques. Tous se rappellent la strophe du chef de l'Ecole de Québec:

Quand le doux rossignol a quitté les bocages,
Quand le ciel gris d'automne, amassant ses nuages,...

1. A. Poisson, Chants canadiens, pp. 3 & 9

2. Id., Chants du soir, p. 201

Voici maintenant les vers du barde d'Arthabaska:

Quand l'âpre vent d'hiver souffle sur la colline,
Quand les feux attiédés du soleil qui décline
N'échauffent plus les nids perdus dans les sillons;...
Quand, les flancs épuisés, la féconde nature
Aux insectes frileux refuse la pâture,...
Alors sonne au beffroi le glas des trépassés! ¹

Cette imitation, qui est encore loin du plagiat, est à l'honneur d'Adolphe Poisson qui manifeste un goût sûr car Crémazie lui-même n'a-t-il pas dit de ses Morts: "C'est bien ce que j'ai fait de moins mal." ²

Le poète d'Arthabaska a également lu Victor Hugo: nous pouvons en saisir des influences, de-ci, de-là, Contentons-nous d'en relever quelques-unes. La dernière strophe de Pourquoi ne pas prier, parue en 1868, dans l'Union des Cantons de l'Est, rappelle l'apostrophe de Victor Hugo dans La Prière pour tous:

Ma fille va prier! D'abord, surtout pour celle...
.
Prie encore pour tous ceux qui passent... ³

Voici cette strophe:

Va prier pour les morts, va prier pour ton âme
Pour éteindre une flamme
Ou la purifier.
Va prier où repose une cendre chérie
Où s'élève en nos champs l'image de Marie
Au temple, va prier. ⁴

Dans le poème Jacques Cartier, nous reconnaissons également des influences de Oceano Nox.

Oh! combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,

1. Ad. Poisson, Heures perdues, pp. 7 & 8
2. Oct. Crémazie, Oeuvres complètes, p. 44
3. Victor Hugo, Feuilles d'Automne, p. 207
4. L'Union des Cantons de l'Est, 5 août 1868

Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !¹

Adolphe Poisson plaint le sort des naufragés sur un rythme de Hugo et avec les mêmes exclamations:

Oh ! que de morts couchés dans les algues marines !
Combien de coeurs vaillants, de robustes poitrines
Le vert lichen des mers caresse avec amour !
Qu'ils sont nombreux ceux-là dont les cloches bénies,
Lançant vers le ciel bleu leurs sombres harmonies,
Ont pleuré le départ sans chanter le retour !²

Enfin, nous voyons ^{à vrai} apparaître l'influence des parnassiens vers 1884. Le premier sonnet dont nous connaissions la date est du Jour de l'An 1884. Les Heures perdues, parues en 1894, portent en épigraphe ce quatrain de Sully Prudhomme:

Quand je vous livre mon poème,
Mon coeur ne le reconnaît plus;
Le meilleur demeure en moi-même,
Mes vrais vers ne seront pas lus.

Cependant, Poisson n'emprunte guère, quant aux idées, aux parnassiens; il s'apparente, à ce point de vue, aux poètes Pamphile LeMay et Alfred Garneau.

De ce coup d'oeil rapide sur l'oeuvre de Poisson, nous pouvons conclure qu'elle couvre presque toute l'évolution de la poésie au XIXe siècle. D'abord romantique à la manière de Crémazie, de Fréchette et de Chapman, avec beaucoup de réminiscences, de rimes et d'hémistiches classiques, elle évolue ensuite vers Hugo dont nous avons relevé

1. V. Hugo, Les Rayons et les Ombres, Oeuvres choisies, pp. 139 & 140
2. A. Poisson, Sous les pins, p. 164

l'influence des Feuilles d'Automne et des Rayons et des Ombres, pour enfin se rapprocher des parnassiens dont il emprunte la forme du sonnet sans jamais viser à leur impersonnalité. Le barde d'Arthabaska demeure toujours cependant, le poète qui chante les choses de chez nous, le pré-¹curseur du régionalisme, le poète de la poésie "calme autant que facile".

o 0 o

Le vrai poète des intimités, ce n'est ni Alfred Garneau, ni Adolphe Poisson, ni Pamphile LeMay, mais le médecin de Yamachiche: Nérée Beauchemin. Né au pays trifluvien en 1850, il poursuit ses études au Séminaire de Nicolet, étudie la médecine à l'Université Laval et exerce sa profession dans sa ville natale jusqu'à sa mort, en 1931. C'est le type par excellence du poète de cette époque de transition, entre l'Ecole romantique proprement dite et l'Ecole de Montréal, qui vit sans ambition pécuniaire ni politique, réservant ses meilleurs loisirs à des oeuvres de poésie.

S'il se distingue de ses compatriotes de la même Ecole, ce n'est pas par le fond de sa littérature, mais plutôt par une forme plus soignée, plus travaillée, plus recherchée sans qu'elle atteigne toutefois la rigidité marmoréenne des oeuvres parnassiennes. L'oeuvre de Nérée Beauchemin traduit au Canada une évolution comparable à celle qui, en France, sort du romantisme proprement dit des poètes comme Théophile Gautier ou Théodore de Banville, pour les jeter à la recherche de l'art pour l'art. Notons cependant que jamais Nérée Beauchemin ne vise à

1. Mgr Camille Roy, Poètes de chez nous, p. 102

l'objectivité en littérature et sa poésie reste toujours imprégnée d'émotion patriotique et religieuse.

C'est cette mystique patriotique et religieuse qui le distingue des "poètes artistes" de l'École de 1910, tels que Guy Delahaye, Paul Morin, René Chopin, dont la beauté de la forme ne se greffe plus sur les données de nos annales canadiennes. Beauchemin ne s'intéresse qu'à son pays. La meilleure partie de ses chants traduisent les aspects divers de sa patrie intime qu'il aime à l'égal d'une mère.

Et mon amour le plus pieux,
Et ma fête la plus fleurie,
Est d'avoir toujours sous les yeux
Le visage de ma patrie. ¹

Chose digne de mention, le poète de Yamachiche, contrairement à ses prédécesseurs, ne fait penser à aucun poète français. Tout au plus, pouvons-nous invoquer une influence lointaine de Victor Hugo et encore uniquement par les antithèses qui naissent spontanément dans ses vers. Le poète canadien semble avoir plus médité que lu, plus observé que pastiché. Voici un exemple d'antithèse chère à Nérée Beauchemin comme à Victor Hugo: il est tiré de La Cloche de Louisbourg.

O cloche ! c'est l'écho sonore
Des sombres âges glorieux,
Qui soupire et sanglote encore
Dans ton silence harmonieux. ²

Dans cette seule pièce, nous pouvons relever une bonne demi-douzaine d'antithèses qui constituent comme le substratum de tout le poème: une "gloire en larmes", "cette vieille cloche... rutil", "carillons vagues",

1. Nérée Beauchemin, Patrie intime, p. 12

2. Id., Floraisons matutinales, p.137

"sombres âges glorieux", "silence harmonieux", "douce à faire pleurer".

Si Nérée Beauchemin est disciple de quelque maître, c'est de préférence à Crémazie et à Fréchette qu'il est redevable. Comme eux, il chante en strophes émues les grandeurs du Canada et de la France:

Oh! c'était le coeur de la France
Qui battait, à grands coups, alors,
Dans la triomphale cadence
Du grave bronze aux longs accords.¹

Disciple de l'Ecole romantique par ses thèmes, Beauchemin se rattache aussi aux parnassiens par la forme. Chose curieuse, même son dernier recueil, paru en 1925, ne contient aucun sonnet. Ce n'est certes pas qu'il ignore cet arrangement des vers, car il était courant au Canada à cette époque. L'a-t-il dédaigné ou craignait-il de se briser les ailes en s'enfermant dans un cadre aussi étroit, comme Ste-Beuve le pense des romantiques? La question demeurera probablement toujours sans réponse. Nérée Beauchemin s'apparente d'abord aux parnassiens par le souci de la forme qui en fait "un remarquable artiste des vers" comme l'affirme Charles Ab der Halden et que Mgr Chartier traduit en ces termes: "Ce qu'apporte cette lecture (des oeuvres de Nérée Beauchemin), c'est l'impression... d'une pensée patriotique, nourrie d'émotion religieuse, exprimée avec un art de haute valeur."²

En second lieu, l'auteur de Floraisons matutinales et de Patrie intime, rivalise avec les poètes français de 1865 par la précision du terme, si rare chez les littérateurs canadiens au XIXe siècle.

1. Nérée Beauchemin, Floraisons matutinales, p. 136

2. Mgr Emile Chartier, La Vie de l'Esprit, p. 323

Voyons, dans le poème La Cloche de Louisbourg, qui est sans contredit son chef-d'oeuvre, la justesse remarquable du mot:

Les boulets l'ont égratignée,
Mais ces balafres et ces chocs
L'ont pour jamais damasquinée
Comme l'acier des vieux estocs.

Ou encore dans la première strophe:

Cette vieille cloche d'église
Qu'une gloire en larmes encor
Blasonne, brode et fleurdelise,
Rutile à nos yeux comme l'or.¹

Les verbes du troisième vers -- blasonne, brode, fleurdelise -- ne sont-ils pas d'un artiste et ne caractérisent-ils pas avec la précision d'une réaction chimique la noblesse seigneuriale, la grâce et la dignité royale de cette vieille relique de la domination française?

Connaît-on beaucoup de poètes canadiens qui puissent mieux choisir et étaler avec plus de soin la couleur pour elle-même que l'auteur de Crépuscule rustique?

La profondeur du ciel occidental s'est teinte
D'un jaune paille mûre et feuillage rouillé,
Et, tant que la lueur claire n'est pas éteinte,
Le regard qui se lève est tout émerveillé.

Les nuances d'or clair semblent toutes nouvelles.
Le champ céleste ondule et se creuse en sillons,
Comme un chaume, où reluit le safran des javelles
Qu'une brise éparpille, et roule en gerbillons.

Chargé des meules d'ambre, où luit, par intervalle,
Le reflet des rayons amortis du soleil,
Le nuage, d'espace en espace, dévale,
Traîne, s'enfoncé, plonge à l'horizon vermeil.²

Autant les strophes de La Cloche de Louisbourg marquent le chemin par-

1. Nérée Beauchemin, Floraisons matutinales, p. 134

2. Id., Patrie intime, p. 78

couru dans l'art des vers, autant ce dernier extrait montre combien Nérée Beauchemin est éloigné de Crémazie, qui ne sut jamais observer la nature laurentienne. Il reste cependant le continuateur de Crémazie, l'admirateur de Fréchette par son amour des glorieux malheurs de sa patrie. S'il n'osa composer sa Légende d'un Peuple, si même l'on retrouve peu de récits épiques dans son oeuvre, si son lyrisme est plus intime, il n'en est pas moins un patriote convaincu. Plusieurs petits poèmes descriptifs traduisent chez leur auteur un vif sentiment de la nature. C'est ce sentiment qui fait de Nérée Beauchemin l'un des précurseurs du régionalisme.

Outre le romantique patriote, nous voyons aussi un artiste épris de la forme, un bon ouvrier du vers qui entre, sinon comme un frère de lait, du moins comme un frère adoptif, dans la famille des Gautier, des Banville et des Hérédia.

Le médecin de Yamachiche apporte donc sa quote-part dans l'édification du panthéon de la littérature canadienne. L'évolution de l'Ecole romantique se clôt avec son dernier volume de poésie et c'est par ce poète qu'il convient aussi de terminer le présent chapitre sur l'évolution de la poésie canadienne au XIXe siècle.

Chapitre IV

LE MOUVEMENT REGIONALISTE

La littérature canadienne est née sous le signe de l'imitation. Les poètes préromantiques aussi bien que ceux de l'Ecole de Québec, se réclament de tel ou tel écrivain de France et s'ils méritent quelques égards, c'est moins pour leur succès relatif à pasticher des maîtres, que pour leur bonne volonté à rechercher les formes d'art qui conviennent au Canada. Rien n'était plus naturel d'ailleurs que cette imitation. Toutes les littératures n'ont-elles pas débuté ainsi, à commencer par la littérature latine qui plonge ses racines dans la langue grecque? Mais, sous peine d'anonymat en faveur de la littérature française, le verbe canadien devait forcément se trouver un moyen d'expression, qui puisse réfléchir l'âme de la nation, ses aspirations, son comportement en face de la vie et de la nature, en somme la pensée du peuple. C'est le résultat de cette longue et obscure recherche que l'on a convenu d'appeler le régionalisme.

Comme bien l'on pense, puisque c'est une recherche, ses origines remontent assez haut; mais, le mouvement régionaliste proprement dit ne date que des environs de 1890 avec LeMay, Poisson et Beauchemin. Peu de mouvement littéraire au Canada n'a fait verser autant d'encre! Ce n'est pas un page, ni un chapitre qu'il faudrait pour relater cette

querelle, mais bien un volume entier. Tâchons cependant de donner l'orientation générale de cette campagne. Voici d'abord parmi les partisans de l'école française, deux critiques littéraires qui se sont acquis quelque crédit dans les lettres canadiennes. Le premier, Jean-Charles Harvey, écrit en 1926:

Nos auteurs, pour la plupart, ont donné trop exclusivement dans le régionalisme ou le patriotisme verbeux. Ils n'ont mis qu'une minime portion de l'humanité là où il la fallait entière. Il en est résulté que leurs oeuvres ont toute la petitesse d'un jardin clos où n'entrerait qu'un rayon de soleil et où ne pousseraient que deux ou trois fleurs banales.¹

De son côté, Louis Dantin, commentant l'opinion de Harry Bernard dans ses Essais critiques, conclut en ces termes:

Tout en prônant l'idée terrienne, l'expression des choses et des moeurs de chez nous, doit-on limiter le talent des nôtres à cet orbitre restreint, leur faire entendre qu'ils ne pourront trouver que là l'originalité ou la force? N'est-ce pas enchaîner fort arbitrairement la pensée, l'instinct esthétique, peut-être la vocation de nos écrivains? ²

Ces critiques semblent venir d'une conception trop restreinte du régionalisme. Etre régionaliste ne consiste pas exclusivement à décrire le Départ de la Grise, l'Heure des vaches, le Vieux Moulin, le Vieux Four ou le Vieux Hangar! "Le poète régionaliste n'est tel qu'à la condition de savoir regarder et de savoir peindre."³ Notre littérature sera canadienne et régionaliste quand nos auteurs "s'évertueront à rendre l'âme de nos gens, à peindre et à interpréter le milieu où

1. Jean-Charles Harvey, Pages critiques, p. 94

2. Louis Dantin, Gloses critiques, 2e série, p. 33

3. Mgr Camille Roy, A l'Ombre des Erables, p. 44

ils vivent"¹ ; une telle tentative a-t-elle pour résultat d'enclorre nos lettres dans un cercle microscopique? Le facteur humain ne peut-il pas s'intégrer dans un tel cadre? Existe-t-il une antinomie entre le thème régionaliste et le thème général ou humain tel que le réclament les tenants de l'école française comme il conviendrait d'appeler les anti-régionalistes?

N'est-ce pas à cette école que les littérateurs ont la meilleure chance d'être eux-mêmes plus intensément? Puisque l'on ne parle bien que de ce que l'on connaît bien, comme aurait dit H. de La Palice dans ses plus beaux jours, l'observation des choses de chez nous, des moeurs de notre peuple, devient une presque nécessité, car "la seule excuse qu'un homme ait d'écrire, c'est... de dévoiler aux autres la sorte de monde qui se mire en son miroir individuel"², donc les réactions de son milieu. C'est un fait que l'écrivain subit toujours l'influence de son milieu, même s'il vise à l'impersonnalité, même s'il se donne pour mission d'imiter des maîtres, comme nous le constatons pour les écrivains classiques.

Le régionalisme n'est donc pas un genre condamnable, même si certains auteurs, faute d'une conception assez large, en ont rapetisé les cadres. Le félibrige n'a-t-il pas connu en France ses heures de gloire?

o 0 o

1. Harry Bernard, Essais critiques, p. 44
2. Alfred DesRochers, Paragraphe, p. 143

Mgr Camille Roy dans son Histoire de la littérature canadienne-française, fixe l'origine du mouvement régionaliste en 1902, lors de la fondation de la Société du Parler français au Canada. Il me semble que c'est vouloir trop s'accrocher à un événement littéraire déterminé, frustrant ainsi des écrivains tels que Pamphile LeMay, Adolphe Poisson et l'érée Beauchemin, qui sont certainement les précurseurs du régionalisme. Il convient, je crois, de fixer le mouvement régionaliste proprement dit vers 1890 alors que LeMay avait déjà publié les Vengeances et travaillait à les transcrire en sonnets; que Poisson composait plus d'un poème régionaliste qui devait entrer plus tard dans Heures perdues et Sous les pins et que Beauchemin ébauchait ses Floraisons matutinales.

Mais bien avant 1890, le régionalisme existait au Canada à l'état embryonnaire, fragmenté et partiel: on ne chantait pas tout ce qui est canadien, mais de préférence les gloires militaires. Dès 1819, le polygraphe M. Bibaud, dans une satire Contre l'ignorance, à la Boileau, invite ses compatriotes à puiser leur inspiration dans leur pays:

Des bords du Saguenay peignez-nous la hauteur
Et de son large lit l'énorme profondeur;...¹

Cet appel ne reste pas sans écho: François-Yavier Garneau, à côté de poèmes tout lamartiniens, griffonne des hymnes d'inspiration locale: Châteauguay, Au Canada, Les Exilés, Les Oiseaux blancs.

Saluts, petits oiseaux qui volez sur nos têtes,
Et de l'aile en passant effleurez les frimas:
Vous qui bravez le froid, bercés par les tempêtes,
Venez tous les hivers voltiger sur mes pas.²

1. Jules Fournier, Anthologie des Poètes canadiens, p. 23
2. J. Huston, Répertoire national, Tome II, p. 148

Crémazie de son côté, bien que peu enclin par nature à goûter les beautés du paysage laurentien, insère dans son oeuvre quelques sentiments régionalistes:

Il est sous le soleil un sol unique au monde
Où le ciel a versé ses dons les plus brillants.¹

Il est sur le sol d'Amérique
Un doux pays aimé des cieux,
Où la nature magnifique
Prodigue ses dons merveilleux.²

P.-J.-O. Chauveau, précurseur s'il en est un -- premier surintendant de l'Instruction publique, premier chef du ministère provincial sous la Confédération, un des premiers romanciers -- se doit de soutenir cette réputation dans le régionalisme également. En réponse à l'invitation des Soirées canadiennes qui ont choisi comme épigraphe cette parole de Charles Nodier: "Hâtons-nous de raconter au peuple, avant qu'elles ne s'oublient, les histoires du temps passé", il se met à l'oeuvre et raconte en alexandrins une savoureuse légende intitulée La Messe de Minuit. Il conclut son récit par cette réflexion:

Légendes, doux récits, qui berciez mon enfance,
Vieux contes du pays, vieilles chansons de France,
Peut-être un jour, hélas! vos accents ingénus
De nos petits-neveux ne seront plus connus.
Vous vous tairez, ou bien l'écho de votre muse
Ira s'affaiblissant partout où l'on abuse
De ce grand vilain mot, si plein d'illusion,
Et trop long pour mes vers: civilisation.³

Oui, hélas! la civilisation, au sens péjoratif du mot, envahissait les coutumes et les traditions des aieux. Aussi, voit-on tout

1. O. Crémazie, Oeuvres complètes, p. 138

2. Ibidem, p. 162

un groupe de poètes -- Lenoir, Gérin-Lajoie, Fiset, Routhier, Evanturel -- s'efforcer de fixer dans la tradition écrite l'aspect physique et moral du pays. Lenoir décrit les choses qui tombent sous ses yeux. Voici la cathédrale Notre-Dame de Montréal:

C'est un bloc de calcaire aux énormes assises
Il est là, sur un tertre, et ses hautes tours grises
Y soulèvent leur front altier.
Un grand fleuve à ses pieds roule ses claires ondes,
Et le commerce ardent, cette âme des deux mondes,
De ses riches produits l'entoure tout entier!¹

Gérin-Lajoie a immortalisé la plainte nostalgique du Canadien errant dans des vers qui seront chantés sur tous les points du globe où passera l'un des nôtres:

Si tu vois mon pays,
Mon pays malheureux,
Va, dis à mes amis
Que je me souviens d'eux.²

Fiset veut sauver de la ruine le souvenir de la Chapelle de Tadoussac, cette vieille relique tricentenaire, témoin des travaux de nos premiers missionnaires.

Phare du voyageur, seule au bord de la dune,
Leur chapelle a bravé la ruine commune
Et triomphe du temps!
Comme pour annoncer que l'Eglise de Pierre
Jusques au dernier jour bénira₃ de la terre
Les derniers habitants!

Routhier, en sa qualité de juge de la Cour Supérieure et de la Cour de l'Amirauté, étudie le caractère dont la France a doté le Canada.

O Canada! terre de nos aieux,

1. Jules Fournier, Anthologie, p. 53

2. Ibidem, p. 55

3. Ibidem, p. 58

Ton front est ceint de fleurons glorieux,
Car ton bras sait porter l'épée,
Il sait porter la croix.
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits;
Et ta valeur, de foi trempée,
Protégera nos foyers et nos droits. ¹

Enfin, pour clore cette série, évoquons le souvenir d'Évarturel
qui berce ses regrets au son des Cloches de la Basilique:

J'écoutais dans la paix du soir,
Sous la pâleur du ciel mystique,
Les sons pieux que laissaient choir
Les cloches de la basilique.

Et j'évoquais au loin leur voix,
A la fois grave et triomphale,
Quand elles sonnaient autrefois
Les angélus de cathédrale. ²

A cette liste imposante, l'historien soucieux de recueillir toute trace de régionalisme, devrait ajouter encore un groupe de poètes, plus analystes que descriptifs, dont la contribution à l'avènement du mouvement régionaliste proprement dit, ne semble pas négligeable. Citons entre autres, Félix-Gabriel Marchand, Napoléon Legendre, Ephrem Chouinard, Jean-Baptiste Caouette, Joseph-Hormisdas Roy.

o o o

Chez tous ces poètes, le thème de la terre, des choses et des coutumes de chez nous, n'apparaît qu'occasionnellement, tantôt sous forme de description objective, tantôt sous celle de confiance subjective. Mais, LeMay, le vrai chef du régionalisme poétique, fusionne

1. Jules Fournier, Anthologie, p. 87

2. Ibidem, p. 113

constamment ces deux éléments: toute son oeuvre se réclame de l'inspiration du terroir.

La caractéristique de Pamphile LeMay est de n'avoir puisé son inspiration que dans les choses et les gens de chez nous et d'avoir comme cristallisé les côtés les plus pittoresques de notre vie campagnarde. Tous ses poèmes sont faits "d'étoffe-du-pays".¹

L'oeuvre de LeMay est suffisamment étendue; nous nous contenterons d'étudier sa contribution au régionalisme dans deux de ses ouvrages, qui couvrent par ailleurs une bonne partie de sa carrière: les Vengeances et les Gouttelettes, parus respectivement en 1867 et 1904. Le fond du roman de 1867 est une histoire d'enlèvement. Un jeune sauvage, Tonkourou, pour se venger d'une blanche qui n'a pas voulu accueillir son amour, lui ravit l'enfant qu'elle a eu d'un mariage avec Jean Lozet. Le titre de Vengeances caractérise l'opposition entre la vengeance indienne et la vengeance chrétienne. Le drame se termine par le retour de l'enfant volé -- alors homme fait -- et le pardon de Tonkourou: le pardon étant toute la vengeance permise aux chrétiens.

Si ce roman a l'heur de retenir notre attention, c'est moins pour ses vers "d'une facture un peu raide et négligée"², que pour ses tableaux charmants de la vie campagnarde: paysages, tableaux de moeurs, choses rustiques, scènes villageoises, langage de nos gens, etc. Les rites de la vie de l'habitant se déroulent sous nos yeux avec les diverses saisons. C'est d'abord la fête des moissons avec la "grosse gerbe":

Seule au milieu du champ, sur la planche uniforme,

1. Henri d'Arles, Eaux-Fortes et Tailles-Douces, p. 157

2. Mgr Camille Roy, Histoire de la litt. canad.-française, p. 92

Se dresse avec orgueil, comme un panache énorme,
Une gerbe de blé...¹

Puis, c'est le battage du grain:

Alors on entendait, sur les épis serrés,
Avec des mouvements rapides, mesurés,
Les battes de bois dur retomber en cadence,
Comme les pieds légers d'une troupe qui danse.²

L'on assiste aussi à la traditionnelle fête de la sainte Catherine où,

Pendant que tourbillonne une bruyante ronde,
Le sirop succulent sur le poêle qui gronde
Crépète et fait creuver ses douces bulles d'or.³

L'auteur n'oublie pas les scènes du "brayage du lin", de la "grand' demande", de la "visite du Curé", si caractéristiques de notre pays!

Nous rencontrons même de petits croquis de nature où l'auteur traduit tout l'amour de son pays natal:

Que j'aime à vous revoir, forêts de Lotbinière,
Quand vous ouvrez, ainsi qu'une immense bannière,
Aux vents légers du soir, aux rayons du matin,
Votre feuillage épais sur les coteaux lointains!
Que j'aime à vous revoir quand le printemps se lève
Et que vos troncs puissants se tordent dans la sève!⁴

Quant aux Gouttelettes, bien qu'elles soient d'une inspiration assez voisine des Vengeances, elles comportent cependant un élément nouveau: le goût de la rêverie et l'habitude de la réflexion morale. Le sonnet A un Vieil Arbre, caractérise très bien cette tendance du poète. Voici les rythmes harmonieux qu'il trouve pour évoquer ses souvenirs à l'occasion d'une visite à un vieil arbre, apparemment sur sa

1. Pamphile LeMay, Tonkourou, p. 226
2. Ibidem, p. 54
3. Ibidem, p. 28
4. Ibidem, p. 7

ferme de Lotbinière:

Tu réveilles en moi des souvenirs confus.
Je t'ai vu - n'est-ce pas? - moins triste et moins modeste:
Ta tête sous l'orage avait un noble geste
Et l'amour se cachait dans tes rameaux touffus.

D'autres, autour de toi, comme de riches fûts
Poussaient leurs troncs noueux vers la voûte céleste.
Ils sont tombés, et rien de leur beauté ne reste.
Et, toi-même, aujourd'hui, sait-on ce que tu fus?

O vieil arbre tremblant! Dans ton écorce grise
Sens-tu couler encore une sève qui grise?
Les oiseaux chantent-ils sur tes rameaux gercés?

Moi, je suis un vieil arbre oublié dans la plaine:
Et, pour tromper l'ennui dont ma pauvre âme est pleine,
J'aime à me souvenir des nids que j'ai bercés.¹

Les Gouttelettes sont certainement le chef-d'oeuvre de LeMay.
Elles marquent une ascension considérable sur les précédents ouvrages
et un point de maturité. "C'est toujours la même âme qui y vibre et
qui y chante les mêmes amours et les mêmes rêves; mais cette âme a ré-
fléchi, a vieilli."² Si elles marquent une évolution dans la forme,
un pas en avant vers les parnassiens, elles ont en plus la gloire, et
ce n'est pas mince mérite, de réfléchir notre sol, nos moeurs rustiques
et pour tout dire, l'âme paysanne de chez nous.

o o o

Comme LeMay, Adolphe Poisson est tendre et impressionnable;
comme lui, il aime à se replier sur lui-même, à vivre de la vie inté-
rieure et à chanter les intimités. Cet idéal, il nous l'indique dans

1. Pamphile LeMay, Les Gouttelettes, p. 166
2. Henri d'Arles, Eaux-Fortes et Tailles-Douces, p. 171

son poème, Si Dieu me disait!....:

Ah! si Dieu me disait: Homme, veux-tu la gloire?
Je la mets à tes pieds; je répondrais: Seigneur
Amère est cette source et je craindrais d'y boire,
Donnez-moi plutôt le bonheur!

Mais si Dieu me disait: Veux-tu d'un grand poète
Connaître -- fut-ce un jour -- le redoutable honneur?
A ces divins tourments ton âme est-elle prête?
Oh! je répondrais: Oui, Seigneur!¹

M. Poisson pense que la gloire du poète est la plus utile parce que la plus durable et conformément à cette conviction, il s'efforce de traduire en vers tout ce qui l'entoure. C'est surtout dans son troisième volume, Sous les pins, paru en 1902, que l'auteur se révèle poète du terroir. Cependant, dès 1880, dans ses Chants canadiens, il laisse déjà soupçonner l'affection qu'il porte aux paysans, aux "fils de la roture". En dépit d'une erreur depuis lors rectifiée par l'histoire -- qu'au moment de la conquête, les nobles auraient tous abandonné la colonie -- la pièce, Noblesse et Roture, ne laisse pas de doute sur les sentiments du poète:

Nous sommes tous restés, nous fils de la roture,
Pour cultiver ces champs noblement défendus,
Pour donner à nos morts la sainte sépulture
Et recueillir partout nos vieux drapeaux perdus.

Oui, nous sommes restés pour démontrer au monde
Qu'une blessure au coeur peut se cicatriser,
Que notre sang est pur; que le sol qu'il féconde
Peut enfanter des preux sans jamais s'épuiser.²

"Fils de la roture", nous n'en sommes pas moins vrais fils de la France: c'est un caractère qui fut chanté par tous les poètes de l'Ecole romantique.

1. Adolphe Poisson, Sous les pins, p. 47

2. Id., Chants canadiens, p. 31

Mais là ne réside pas toute la physionomie du peuple canadien-français. Son premier trait caractéristique étant l'attachement à sa foi, sa littérature sera d'abord catholique. Et puisque notre race "est apparentée par toutes les fibres de son âme à la race française,¹ et caractérisée par des traits empruntés à la terre canadienne", notre littérature sera ensuite française et canadienne. Thèmes catholiques, thèmes français, thèmes canadiens: triple mélodie jouée sur le clavier du régionalisme.

Adolphe Poisson a développé ces trois thèmes. Sa poésie est toute pleine de sentiments religieux et cela à une époque où l'influence de la poésie païenne des parnassiens devient prépondérante. Chez l'homme, comme l'explique Adolphe Poisson, il cohabite trois hôtes:

Trois hôtes sont en moi qui me font équilibre,
D'essence différente et d'un égal pouvoir;
Et je subis leur joug sans cesser d'être libre,
Et j'obéis aux trois sans manquer au devoir.²

Ces trois hôtes, ce sont la foi, la conscience et la raison. Plusieurs autres pièces traduisent sa foi religieuse, entre autres ce curieux parallèle entre Dieu et l'homme:

Entre l'Être Suprême et l'homme, quel abîme
Que nul regard humain sur terre n'a scruté!
L'homme frêle et changeant du Temps est la victime...
Dieu seul est immuable en son éternité.³

Catholique d'abord, sa littérature est aussi d'inspiration française. Peu de poètes ont uni aussi intimement le Canada français à la

1. Antonio Perreault, Enquête de l'Action française: "Notre avenir politique", Montréal 1922, cité par H. Bernard, Essais critiques, p. 42
2. A. Poisson, Sous les pins, p. 83
3. Ibidem, p. 299

mère patrie que l'auteur des Deux Frances et de la France d'Amérique.

Quelque soit le drapeau sous lequel tu t'abrites,
Bannière aux fleurs de lys, cocarde aux trois couleurs,
Nous n'insulterons jamais à tes gloires proscrites;
Ta joie est notre joie et tes pleurs sont nos pleurs.¹

Français du nouveau monde, ignorés de vos pères,
Et perdus dans l'oubli d'un siècle indifférent,
Nous avons, pleins d'espoir en des destins prospères,
Pour la France gardé les bords du St-Laurent.²

Dans un envoi aux hôtes français venus pour "célébrer la fête centenaire", il les apostrophe avec cet orgueil bien légitime:

Contemplez notre force et comptez notre nombre
Et dites à la France, enviant nos succès,
Ce que peut accomplir sous la verge et dans l'ombre
l'héroïsme chrétien, le courage français!³

Mais, par-dessus tout, Poisson aime à chanter son pays, sa place natale, les travaux des champs et cela, non pas tant en romantique qui s'attache à décrire et à rêver, mais en moraliste qui pénètre l'âme des choses pour en dégager des enseignements. À ce point de vue, il se rapproche de Pamphile LeMay. L'Orme, qui d'ailleurs a quelque parenté avec A un Vieil Arbre, caractérise assez bien cette préoccupation du barde d'Arthabaska.

Cet orme fut planté le jour de ma naissance;
Il est tout jeune encore, et moi, je me fais vieux;
Il étale au soleil sa superbe croissance,
Et sa mâle vigueur me rend presque envieux.

.

S'il reste toujours fort, c'est qu'il n'a pas d'histoire;
Et toujours immobile où l'a placé le sort,
De son ombre couvrant le même territoire,

1. A. Poisson, Heures perdues, p. 138

2. Id., Sous les pins, p. 23

3. Id., Chants canadiens, p. 28

Seul, le vent le tourmente en son puissant effort.

Tandis que l'homme, lui, se dépense et s'agite
En luttés, en désirs, en mille visions;
Et s'amusant à ce dur travail, il vieillit vite,
Vrai martyr de son rêve et de ses passions. ¹

La même note moraliste se retrouve dans des poèmes tels que Mes Pins,
Terre natale, Temps de la moisson, Les Blés mûrs, L'Automne, etc.

Voilà comment Poisson aime la nature ! Cela ne l'empêche pas
de décrire pour décrire à l'occasion et parfois, il manifeste un sain
enthousiasme pour les travaux des champs. Écoutons son Chant de la
Glèbe qui se ressent du Chant des Voyageurs de Crémazie.

A nous le sol que nous foulons,
Ses gais coteaux, ses vastes plaines
De grasses moissons toutes pleines,
A nous les bois et les vallons;
Et s'il a produit des merveilles
C'est qu'il est à nous par le sang
Par les sueurs et par les veilles
D'un peuple à Dieu reconnaissant. ²

Ces multiples extraits démontrent mieux que nous ne l'aurions
pu faire la part active qu'a jouée le barde d'Arthabaska dans l'éta-
blissement du mouvement régionaliste dans la littérature canadienne.
Adolphe Poisson s'est fait aussi le propagateur de la poésie du ter-
roir, en encourageant ses amis déjà lancés dans le mouvement. Voici
le début d'une épître à Nérée Beauchemin:

Mon cher ami, j'ai lu tes doux rayons d'octobre
Et je t'en félicite.
Je le vois par ton chant, tu chéris ce que j'aime;
Tu vas errant ainsi que je le fais moi-même,
Dans la calme vallée où, ravi, tu surprends

1. A. Poisson, Sous les pins, p. 15
2. Id., Chants du soir, p. 88

L'aveu que font aux fleurs les papillons errants.
Puis, lorsque les beaux jours ont fui, lorsque la neige
Aux flocons miroitants vient avec son cortège
D'oiseaux blancs, comme moi, pour tromper tes ennuis
Tu rêves au soleil de juin, aux belles nuits. ¹

o o o

Il nous reste à examiner l'oeuvre de Nérée Beauchemin dont la
2 .
muse est soeur de celle de Poisson, au dire de ce dernier. D'abord
patriote à la manière de Crémazie, Nérée Beauchemin devient dans son
second volume, Patrie intime, poète du terroir. Il chante la terre, le
clocher et la "douce France", triple objet de la littérature régionaliste.
Son instinct l'entraîne vers les objets les plus simples et les
plus près de lui.

La nature qui l'émeut, ce n'est pas la Cybèle tragique,
mère des pics, des abîmes, des déserts et des jungles, mais
la terre verdoyante sur laquelle rit le grand soleil, celle
des prés, des guérets, des érablières, qu'il a pu contempler
du pas de sa porte, épandue tout le long des routes et des
ruisseaux de Yamachiche. ³

Il mérite essentiellement le titre de poète du sol; mais dans un rayon
qui ne dépasse guère le sol natal, la petite patrie.

La terre ! Nérée Beauchemin la chante avec toutes les vieilles
reliques qui en constituent l'âme: La Vieille Maison, Le Ber, Le Dévi-
doir à sonnette, Les Grandes Aiguilles...

Débobinez les riches laines
Que file le rouet de bois,
Et tricotez bas et mitaines
Qui garantissent des grands froids. ⁴

1. A. Poisson, Chants du soir, pp. 15 & 16

2. Cf. Ibidem, p. 118

3. Louis Dantin, Poètes de l'Amérique française, Tome II, p. 25

4. N. Beauchemin, Patrie intime, p. 38

Bien que disciple d'Esculape, le poète de Yamachiche ne néglige pas de parcourir champs et bois où il s'emplit les yeux de couleurs, les oreilles du trille des oiseaux et le coeur d'amour. Voici ce qu'il comprend au chant du Pinson des guérets:

Sa turelure est le thème
Tant de fois rossignolé:
Sème, semeur, sème blé,
Sème, semeur, sème, sème !¹

Il se garde bien d'oublier la reine des travaux rustiques, la fermière !

Il lui dédie des strophes d'apothéose sous le mensonger titre La Glaneuse:

Debout, le buste droit, la poitrine gonflée
Du souffle que dilate et rythme le travail,
Elle attend, tout de toile et de laine habillée,
Le départ pour les champs des gens et du bétail.
.
Gloire à toi, dit l'Aurore; à toi, toutes mes roses!
Femme, à toi, tout mon or, répond le grand soleil.²

Cette oeuvre si canadienne se double de catholicisme et de mysticisme. La foi, pour Beauchemin, est un héritage, une tradition, une part de la patrie intime:

Dieu des peuples heureux, Dieu des peuples en larmes,
Dieu de tous nos amis, Dieu de tous nos parents,
Au nom des plus petits comme au nom des plus grands,
Notre Père, écoutez le cri de nos alarmes.

Laissez prier pour nous le coeur glorifié
De nos pères défunts, de nos défentes mères,
Qui gagnèrent le ciel à force de misères.³
Laissez prier le sang du grand crucifié!

La même foi intense inspire Le Baptême, Le Veni Creator, Le Rameau béni, Liturgie, O Prêtre, Maris Stella...

1. N. Beauchemin, Patrie intime, p. 63

2. Ibidem, p. 24

3. Ibidem, p. 88

Canadienne avant tout, l'inspiration de Beauchemin est aussi française. C'est avec une noble fierté qu'il proclame ses origines; réservant cependant le meilleur de son coeur à son pays:

Français je suis, je m'en vante,
Et très haut, très clair, très fort,
Je le redis et le chante.
Oui, je suis Français d'abord.
Mais, n'ayez soupçon ni doute,
Pour le loyal que je suis,
La France où mon âme est toute,
Ma France, c'est mon pays. ¹

Patrie intime place donc Nérée Beauchemin au premier plan des poètes qui ont renouvelé le thème de la poésie canadienne. " Sans lui, sans ses vers imprégnés de toutes les choses que nous aimons, notre richesse mentale serait incomplète; il manquerait un coin à la patrie intime."²

Nous venons de repasser succinctement la contribution fournie par trois de nos poètes au mouvement régionaliste du XIXe siècle. Ils ne sont pas les seuls et l'historien qui se donnera pour tâche de retracer l'histoire complète de cette Ecole, verra sa liste s'allonger bien au delà des noms cités dans ce chapitre. En tête de ce tableau apparaîtra sans doute le nom d'Alfred Garneau dont nous avons déjà noté le souci de la forme et la richesse d'observation.

Tel quel, cet abrégé, d'une part, nous laisse voir jusqu'à quel point les poètes canadiens sont susceptibles d'évolution vers une littérature de plus en plus personnelle, et d'autre part, il constitue

1. N. Beauchemin, Patrie intime, p. 142

2. Louis Dantin, Poètes de l'Amérique française, Série II, p. 35

un hommage à l'endroit des précurseurs, rhapsodes inspirés qui ont ad-
joint à la littérature canadienne-française un canton encore inexploré
dont le XXe siècle saura tirer bon parti. Car, le véritable élan de
la poésie régionaliste date du début de notre siècle avec Blanche La-
montagne-Beauregard, Englebert Gallèze, Alphonse Désilets et Hector
Demers.

o 0 o

C O N C L U S I O N

Le lecteur a pu constater que nous avons fait entrer dans l'évolution de la poésie canadienne au XIXe siècle des ouvrages parus dans les premières années du XXe siècle et même un volume daté de 1928. Ce n'est pas une méprise de notre part; après étude des oeuvres en question, nous avons conclu à leur étroite parenté avec le groupe XIXe siècle. Ces productions, en effet, bien qu'imprimées assez tard, sont le fruit d'une longue gestation -- certains poèmes remontent même jusque vers 1885 -- et ont pour auteur des poètes nés vers 1850, donc trop vieux en 1900 pour subir notoirement l'influence du jeune groupe de l'Ecole littéraire de Montréal. L'on voudra bien se rappeler aussi que les siècles littéraires ne suivent pas nécessairement les millésimes du calendrier. D'ailleurs, les écoles littéraires, aussi bien que les générations, se doublent assez longtemps. C'est une erreur assez générale, je crois, de la part des historiens de forcer quelque peu les événements à entrer dans un compartiment clos de toutes parts et de donner ainsi l'impression au lecteur que les grandes influences roulent sur les rails de l'histoire comme les wagons accrochés à une puissante locomotive.

Après cette mise au point, tirons les conclusions qui se dégagent des pages précédentes. La littérature canadienne privée dès 1760 de l'influence nécessaire de la mère patrie se heurte à d'innombrables

difficultés. Exilé sur son propre sol, entouré d'étrangers hostiles qui travaillent à lui enlever sa foi, sa langue et ses ressources, le groupe canadien-français en a souvent plus que pour une tâche humaine à réclamer son dû et à réchapper sa vie. Aussi, la boutade de Lord Durham, dans son rapport à Londres après les troubles de 1837, "Les Canadiens-français ne sont pas un peuple: ils n'ont pas de littérature", n'est pas dénué de tout fondement. Mais, les valeureux cousins de France se sont chargés de faire mentir la dédaigneuse parole britannique. Dans l'espace de moins de deux tiers de siècle, la littérature canadienne prend un si large essor qu'elle provoque de Jean-Charlemagne Bracq, professeur honoraire au Vassar-College, cette réflexion: "Peu de personnes à l'étranger se font une idée de la place de la poésie dans la Nouvelle-France"².

Comme il arrive souvent, l'arme qui devait nous flamber la cervelle, devient notre porte-respect: c'est de la lutte que sort la littérature canadienne. Nos premiers poètes, tous historiens ou journalistes à leurs heures, ont la préoccupation secrète d'assurer la survivance de la race française au Canada. Cette littérature d'abord pragmatique s'élève peu à peu au degré plus désintéressé de l'art pour l'art. Evidemment, cet idéal ne se réalise pas au XIXe siècle -- d'ailleurs, c'est le propre de l'idéal de demeurer inaccessible -- mais chaque effort est un pas en avant et les poètes de l'Ecole romantique, surtout ceux de la période de transition, répètent inconsciemment :

1. Jeanne Paul-Crouzet, Poésie au Canada, p. 13

2. Jean-Charlemagne Bracq, L'Evolution du Canada français, cité par Jeanne Paul-Crouzet, loc. cit.

"Meliora paramus" !

Fille de la lutte, la poésie canadienne l'est aussi de l'imitation: son évolution s'opère sous le protectorat de la France et spécialement sous l'étoile du romantisme français. Une imitation des poètes anglais n'aurait pas à nous surprendre cependant, car d'une part, nos conquérants n'ont dû rien ménager pour faciliter notre accès à la littérature de Londres et d'autre part, des écrivains comme Crémazie, Fréchette, LeMay, Chapman, A. Garneau, dont plusieurs étaient traducteurs officiels, n'en étaient nullement empêchés par les difficultés d'une langue seconde. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que l'influence anglo-saxonne est pratiquement nulle.

La poésie "timide et puérile", représentée par Quesnel, Mermet et Bibaud, cherche son inspiration dans les exploits des anciens Canadiens et sa forme chez les poètes français de la fin du XVIIIe siècle et chez Boileau. F.-X. Garneau, Napoléon Aubin et Joseph Lenoir inaugurèrent la période romantique. Le premier visite la France où il connaît Lamartine qu'il adore; Aubin reçoit son éducation en Europe où il frotte son esprit aux productions de l'Ecole de 1830; quant à Lenoir, c'est le type du poète canadien, initié aux mouvements littéraires d'outre-Atlantique par ses seules lectures.

A cette période héroïque, succède l'âge romantique sur une étendue d'une trentaine d'années entre 1865 et 1895. Quant à la diffusion des oeuvres romantiques, elles s'étend à travers tout le XIXe siècle. Elle commence avec F.-X. Garneau dès 1820 et l'on peut dire qu'elle se

prolonge jusqu'à 1900. Mais la période d'influence maxima va de 1830 à 1870. A cette époque, nous voyons poindre l'influence parnassienne avec les premiers sonnets de Chapman, lesquels cependant conservent un fond romantique.

Il ressort clairement de l'étude des chapitres sur le mouvement romantique, que les représentants qui savent le mieux capter les bonnes grâces des Canadiens, sont Lamartine, Chateaubriand et Victor Hugo, chantres respectifs de la nature, de la religion et de la famille. Le premier romantique français à pénétrer au Canada est Lamartine. Connu dès 1827, il exerce une influence jusqu'à 1891, dont l'âge d'or s'étend de 1830 à 1860. Nous avons constaté des réminiscences lamartiniennes dans sept auteurs canadiens: les deux Garneau, Aubin, Lenoir, Fréchette, Chapman et LeMay. Notons que le côté "amour", tel que traduit dans le Lac ou Graziella, se voit rarement. Ce sont surtout les Méditations et les Harmonies qui servent de modèles et les auteurs canadiens s'appliquent à y puiser l'élément religieux, l'amour de la famille et de la patrie. Voilà la première influence qui fut sincère et profonde parce que les poètes du Canada y ont découvert une âme soeur partageant les mêmes aspirations et s'exprimant dans une forme encore classique sous bien des aspects. Lamartine demeure sans contredit le maître animateur du romantisme au Canada. "Sans lui, la poésie n'aurait jamais pris cet essor vers 1840."¹

Après Lamartine, c'est Chateaubriand qui pénètre au Canada.

1. Laurence- A. Bisson, Le Romantisme littéraire au Canada, p. 258

Son règne s'étend sur une période d'une quarantaine d'années à partir de 1830. C'est surtout Atala, Les Natchez et Le Génie du Christianisme qui semblent lus au Canada et l'on remarque leur influence prépondérante chez Chapman et LeMay. Il convient de noter en passant que cette influence se retrouve dans des morceaux en prose de la même période.

A partir de 1870, la lecture de Chateaubriand est remplacée par La Légende des Siècles. Mais Victor Hugo avait pénétré depuis 1840 en terre canadienne et étendait une domination partagée, un protectorat, sur tous les poètes de l'Ecole de Québec: Crémazie, Fréchette, Chapman, LeMay, A. Garneau et Poisson. Cependant, une différence fondamentale entre les croyances et l'inspiration de Victor Hugo d'une part et celles des poètes canadiens d'autre part, devait diminuer sensiblement l'influence de l'exilé de Jersey pour lequel Crémazie rêvait une suprématie universelle. Voilà ce qui explique un certain choix dans l'oeuvre hugolienne. Seuls les Feuilles d'Automne, les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres, les Contemplations et la Légende des Siècles ont laissé leur empreinte dans la littérature canadienne. En somme, la meilleure imitation de Hugo est celle qui complète l'influence de Lamartine.

Quant aux autres romantiques, leur apparition demeure des cas isolés et avec l'Auteur des Lettres canadiennes d'autrefois, nous pouvons affirmer que les représentants de l'Ecole de 1860 recueillirent

... Tous les soupirs chateaubrianesques, tous les bruits hugoliens, toutes les mélodies lamartiniennes, toutes ces rumeurs qui ont pu sourdre du terroir, pendant cinquante ans et plus, pour les offrir en hommage au soleil levant

du Romantisme canadien."¹

Après Lamartine, Chateaubriand, Hugo, c'est l'école parnassienne qui devient l'inspiratrice et plus spécialement des poètes de la période de transition. Ici encore, il convient de faire remarquer l'originalité des écrivains canadiens. L'Ecole parnassienne marque en France une réaction contre le romantisme par le souci de la forme, et l'impersonnalité, au moins rêvée ! Ils cultivent de préférence le sonnet. Or, les Canadiens empruntent aux parnassiens la forme du sonnet dans laquelle ils coulent une matière romantique d'inspiration lamartinienne ou chateaubrianesque. Leur influence prépondérante s'étend de 1870 à 1890 avec les poètes Chapman, A. Garneau, Lefay et Poisson dont les oeuvres révèlent des réminiscences de Leconte de Lisle, de Sully Prudhomme et quelque peu de François Coppée.

Quant au symbolisme, nous pouvons à peine en distinguer quelques traces chez Alfred Garneau; cette influence ne devait se traduire que plus tard avec l'avènement de l'Ecole de Montréal.

En marge de cette Ecole et sur un palier différent, évoluent un certain nombre de poètes, que l'on a convenu d'appeler régionalistes, dont la devise commune pourrait se résumer dans ces vers de Chantecler:

Je ne sais pas très bien ce que c'est que le monde:
Mais je chante pour mon vallon, en souhaitant
Que dans chaque vallon un coq en fasse autant.²

Les précurseurs, Pamphile LeMay, Adolphe Poisson et Nérée Beau-

1. S. Marion, Lettres canadiennes d'autrefois, Tome IV, p. 142

2. Edmond Rostand, Chantecler, II, 3, p. 111

chemin, pour ne nommer que les principaux, sont par ailleurs disciples de l'Ecole romantique. Leur effort pour se dégager des sentiers battus n'est pas vain et ce n'est que justice de les considérer comme les pères putatifs d'une génération de poètes du terroir comme Albert Ferland, Englebert Gallèze, Alphonse Désilets, etc.

En tous cas, ils ont posé un fait dans notre littérature qui, pas plus que l'Ecole romantique, ne saurait passer sous silence dans une évolution de la poésie canadienne.

o o o

Avec le soleil du XXe siècle, s'est levée une insurrection contre la grandiloquence des âges précédents. Un groupe de jeunes enthousiastes veulent rompre une fois pour toutes avec la déclamation et l'emphase. Jean Charbonneau, le chef de l'Ecole, raconte en ces termes l'origine du mouvement:

En l'année 1895, par un soir de novembre, Jean Charbonneau et Paul de Martigny, alors étudiants en droit, assistaient, par hasard, à un banquet politique au "St. Lawrence Hall", à Montréal où devaient parler des tribuns renommés de l'époque.

Bercés d'habitude des belles cadences du rythme -- parce qu'ils avaient accoutumé de fréquenter les muses -- ils subissaient difficilement cette éloquence de pacotille où la pénurie des idées s'agrémentait d'un style haché des hans du porteur d'eau.

... Mis au banc de la société, reniés par nos propres concitoyens, enlisés dans l'inaction, subissant le contact déprimant d'un mercantilisme envahisseur, ne faisons-nous pas figure de parents pauvres à qui on refuse obstinément le bénéfice du talent? ... L'heure n'est-elle pas sonnée où il faudrait tenter un ralliement des intelligences, des bonnes volontés, de les grouper solidement et de leur imposer la tâche -- en dépit des défaitistes et des éteigneurs d'étoi-

les -- de travailler à sauver notre langue française du marasme où elle est malheureusement plongée?

De cet entretien était née l'Ecole littéraire de Montréal,¹

L'Ecole de Montréal fut une réaction: mais, l'on conviendra que lorsqu'une théorie en remplace une autre, elle garde presque toujours quelque chose de l'Ecole précédente. Comme le parnasse hérite du romantisme son goût de l'exotisme, ainsi l'Ecole de Montréal partage avec l'Ecole romantique, l'amour des sujets patriotiques. L'on remarquera cependant que le culte rendu est différent, parfois alourdi de restrictions. La Patrie au Poète d'Albert Ferland peut illustrer cette transformation:

Poète, mon enfant, tu me chantes en vain.
Je suis la Terre ingrate où rêva Crémazie.
Célèbre si tu veux ma grave poésie,
Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain!²

A vrai dire, l'Ecole de Montréal n'a pas de dieux littéraires que l'on adore en commun. "Ils (les membres de cette Ecole) affirment des préférences, mais ne s'embarrassent pas de chicaner leurs cogénères sur des questions d'école."³ Chacun, suivant son tempérament, se porte vers celui-ci ou celui-là; l'un s'avère disciple de Lamartine ou de Hugo, un autre de Leconte de Lisle, un autre de Verlaine... Jean Charbonneau nous renseigne, encore une fois, sur les lectures préférées des membres de ce groupe littéraire:

Notre bibliothèque se composait de quelques bouquins préférés acquis au prix de nombreux sacrifices. Guy de Maupas-

1. Jean Charbonneau, L'Ecole littéraire de Montréal, pp. 23-26

2. Albert Ferland, Le Canada chanté, Livre II, p. 25

3. Jean Charbonneau, op. cit., p. 286

sant côtoyait Alphonse Daudet et Flaubert; Bourget, Balzac, Baudelaire, Leconte de Lisle, Verlaine et Victor Hugo, le dieu, y trônaient solennellement. ¹

L'enthousiasme commun, voilà ce qui caractérise les débuts de l'Ecole et ce qui forme le lien indispensable de tous ses adeptes !

Fruit d'en enthousiasme juvénile, l'Ecole de Montréal se tient à la tête du mouvement littéraire pour une période d'un quart de siècle et marque une influence profonde sur les destinées de la littérature canadienne. Tous les poètes contemporains s'en réclament et, avec un légitime orgueil, les instigateurs de ce mouvement littéraire, Jean Charbonneau, Louvigny de Montigny et autres, peuvent se féliciter de leur beau coup de tête "à l'âge privilégié des vingt ans" ² .

L'Ecole de Montréal demeurera longtemps une impulsion profonde imprimée à la littérature canadienne et lorsque les arrière-neveux de nos petits neveux enseigneront l'évolution de la poésie canadienne, ils devront consacrer plusieurs leçons d'un cours sérieux au mouvement de 1895.

Ce courant littéraire pourra très bien s'appeler "Le XXe siècle canadien", tout comme l'on qualifie le classicisme de "XVIIe siècle français". Toutes les oeuvres issues de ce groupe ont paru après 1900 et la poésie de ces dernières années se réclame encore de cette activité initiale.

En somme, nous pouvons constater que la poésie canadienne ne

1. Jean Charbonneau, op. cit., p. 33

2. Ibidem, p. 20

piétine pas sur place. Elle tente des efforts pour trouver des formes nouvelles qu'elle emprunte naturellement à la France. Dans l'espace d'à peine deux générations, elle s'est dégagée de l'imitation des pseudo-classiques, elle s'est empiffrée de romantisme pour enfin entreprendre l'ascension du mont Parnasse. Peut-on exiger davantage d'une nation jeune encore, sans tradition littéraire, sans milieu culturel et trop souvent hélas ! sans les revenus nécessaires à l'éclosion sinon du génie au moins du talent?

o 0 o

INDEX ONOMASTIQUE

Contenant les noms de tous les auteurs étudiés ou mentionnés dans cette thèse, et ceux de certains personnages qui intéressent à quelque titre l'histoire de la littérature canadienne.

o o o

Les chiffres soulignés indiquent les passages où les auteurs se trouvent étudiés d'une manière plus développée, avec notes biographiques et bibliographie.

- | | |
|--|--|
| Arnould (Louis), 9. | Brunetière (Ferdinand), 12, 33. |
| Asselin (Olivar), 8, 24. | Buffon, 17. |
| Aubin (Napoléon), 13, 25, <u>28</u> , 29,
35, 97. | Caouette (Jn-Baptiste), 83. |
| Balzac (Honoré de), 103. | Cauchon (Joseph), 35. |
| Banville (Théodore de), 72, 76. | Chapman (William), 10, 14, 37, 42,
<u>48-53</u> , 54, 67, 71, 97, 98,
99, 100. |
| Baudelaire, 103. | Charbonneau (Jean), 14, 101, 102,
103. |
| Beauchemin (Nérée), 14, 15, 54,
<u>72-76</u> , 77, 80, 90, <u>91-93</u> ,
100. | Chartier (Mgr Emile), 74. |
| Béranger, 26, 36. | Chartier (Jn-Baptiste), 35. |
| Bibaud (Michel), 13, 14, 17,
<u>22-24</u> , 25, 26, 33, 80, 97. | Chateaubriand, 36, 48, 49, 50, 53,
57, 58, 98, 99, 100. |
| Bisson (Laurence-A.), 30, 31. | Chauveau (P.-J.-O.), 14, 29, 35, 81. |
| Boileau, 17, 22, 97. | Chinic (Edouard), 35. |
| Bourget (Paul), 103. | Chopin (René), 14, 73. |
| Bracq (Jean-Charlemagne), 96. | Chouinard (Ephrem), 83. |

Coppée (François), 50, 100.

Côté (Augustin), 35.

Crémazie (Octave), 7, 10, 14, 30,
35, 36, 37-43, 44, 45, 51,
53, 56, 57, 60, 67, 70, 71,
74, 76, 81, 90, 91, 97, 99.

Crouzet (Jeanne Paul-), 9.

Dandurand (abbé Albert), 3.

Daudet (Alphonse), 102.

Delavigne (Casimir), 26.

Demers (Hector), 15, 94.

Désilets (Alphonse), 15, 35, 94,
101.

Evanturel (François), 35, 82, 83.

Englebert Gallèze, (Voir Léveillé)

Faguet (Emile), 17.

Fénelon, 17.

Ferland (Albert), 14, 101, 102.

Fiset (Louis-Joseph), 35, 82.

Flaubert (Gustave), 102.

Fournier (Jules), 7.

Fréchette (Edouard), 35.

Fréchette (Louis), 10, 14, 37, 42,
43-48, 51, 53, 54, 55, 56, 57,
60, 71, 74, 76, 97, 98, 99.

Garneau (Alfred), 14, 54, 61-67,
71, 72, 93, 97, 98, 100.

Garneau (F.-X.), 13, 14, 25-28,
36, 42, 45, 46, 62, 65, 80,
97, 98, 99.

Gérin-Lajoie (Antoine), 46, 82.

Gill (Charles), 14.

Gautier (Théophile), 41, 72, 76.

Guy Delahaye, 14, 73.

Halden (Charles ab der), 8, 13, 74.

Harvey (Jean-Charles), 7, 78.

Hérédia (José-Maria de), 52, 58, 59,
60, 76.

Hervaux (E.), 59.

Hudon (J.-M.), 35.

Hugo (Victor), 26, 29, 36, 40, 41,
42, 43, 44, 45, 47, 48, 49, 53,
54, 57, 64, 66, 70, 71, 73, 98,
99, 100, 102, 103.

Huston (J.), 19, 29.

Lamartine, 26, 27, 28, 29, 30, 31,
33, 36, 41, 42, 46, 48, 53, 54,
57, 63, 66, 97, 98, 99, 100,
102.

Lamontagne (Blanche), 15, 94.

La Motte, 17.

Leconte de Lisle, 41, 50, 51, 58, 59,
60, 65, 66, 100, 102, 103.

Legendre (Napoléon), 83.

LeMay (Pamphile), 14, 15, 44, 52,
54-61, 71, 72, 77, 80, 83-86,
89, 97, 98, 99, 100.

Lenoir (Joseph), 13, 25, 28, 29-34,
42, 46, 82, 97.

Léveillé (Lionel), 15, 94, 101.

Louis Dantin, 10, 78.

- Lozeau (Albert), 14.
- Marchand (Félix-Gabriel), 83.
- Marion (Séraphin), 9, 22, 99.
- Martigny, 101.
- Maupassant (Guy de), 102.
- Mermet (Joseph), 13, 17, 20-22,
23, 24, 35, 97.
- Montigny (Louvigny de), 103.
- Morin (Paul), 14, 73.
- Musset (Alfred de), 47, 63, 64,
66.
- Nelligan (Émile), 14.
- Nolhac (Pierre de), 58.
- Pelletier (Albert), 7.
- Flamondon (Marc-Aurèle), 35, 68.
- Poisson (Adolphe), 10, 15, 54, 67-
72, 77, 80, 86-91, 99, 100.
- Prudhomme (Sully), 50, 51, 58, 59,
71, 100.
- Quesnel (Joseph), 13, 17, 18-20, 21,
23, 24, 25, 33, 97.
- Rousseau (Jean-Jacques), 36.
- Routhier (A.-B.), 82.
- Roy (Mgr Camille), 9, 19, 52, 55,
59, 80.
- Roy (Joseph-Hormisdas), 83.
- Saint-Pierre (Bernardin de), 36.
- Taché (Jean-Charles), 35.
- Thibault (Norbert), 37.
- Valéry (Paul), 66.
- Verlaine, 102, 103.
- Villeneuve (Cardinal Jean-Marie-R.)
11.
- Voltaire, 17, 39.

B I B L I O G R A P H I E

I- DOCUMENTS :

a) Volumes :

BEAUCHEMIN, Nérée, Les Floraisons matutinales. Trois-Rivières, Victor Ayotte, éditeur, 1897. 211pp.

BEAUCHEMIN, Nérée, Patrie intime. Librairie d'Action canadienne-française, 1928. 199pp.

CHAPMAN, William, Les Aspirations. Poésies canadiennes couronnées par l'Académie française. Paris, Motteroz, Martinet, Lib.-imp., 1904 (2e édition). 353pp.

CHAPMAN, William, Les Québécoises. Québec, Typographie de C. Darveau, 1876. 219pp.

CHAPMAN, William, Les Feuilles d'Erable. Montréal, Typographie Gebhardt-Berthiaume, 1890. 236pp.

CHATEAUBRIAND, Le Génie du Christianisme. Paris, A. & R. Roger et F. Chernoviz, édit., s.d. Tome I, 467pp., Tome II, 405pp.

CHATEAUBRIAND, Les Martyrs. Paris, Ernest Flammarion, édit. (1925). Tome I, 354pp., Tome II, 330pp.

CREMAZIE, Octave, Oeuvres complètes. Montréal, Librairie Beauchemin, 1882. 539pp.

FERLAND, Albert, Le Canada chanté :

Livre I, Les Horizons. Montréal, Déom Frères, édit., 1908. 32pp.

Livre II, Le Terroir. Montréal, l'Auteur édit., 1909. 29pp.

Livre III, L'Ame des bois. Montréal, l'Auteur édit., 1909. 32pp.

FOURILLER, Jules, Anthologie des poètes canadiens. Montréal, Granger Frères, édit., 1920. 309pp.

FRECHETTE, Louis, Feuilles volantes. Montréal, Granger Frères, édit., 1891. 208pp.

- FRECHETTE, Louis, Légende d'un peuple. Paris, La librairie illustrée, 1837. vii-347pp.
- GARNEAU, Alfred, Poésies. Montréal, Librairie Beauchemin, 1906. 218pp.
- HEREDIA, José-Maria, Les Trophées. Paris, Lib. Alphonse Lemerre, s.d. iv-254pp.
- HUGO, Victor, Oeuvres choisies illustrées, par Léopold-Lacour, agrégé de l'Université, préface de Gustave Simon. Paris, Larousse, s.d. 557pp.
- HUGO, Victor, Les Rayons et les Ombres. Paris, J. Hetzel, lib.-édit., s.d. 278pp.
- HUSTON, J., Le Répertoire national. Montréal, Valois & Cie, 1893 (2e édition). En quatre tomes.
- LECONTE DE LISLE, Poèmes barbares. Paris, Alphonse Lemerre, édit., s.d. 368pp.
- LEMAY, Pamphile, Tonkourou, Nouvelle édition de Les Vengeances. Québec, J.-O. Filteau et Frères, lib.-édit., 1888. 295pp.
- LEMAY, Pamphile, Deux poèmes couronnés par l'Université Laval. Québec, P.-G. Delisle, imp., 1870. 250pp.
- LEMAY, Pamphile, Les Gouttelettes. Québec, L'Action Catholique, 1937 (Edition nouvelle). 237pp.
- NANTEL, abbé A., Les Fleurs de la poésie canadienne. Montréal, la Lib. Beauchemin, 1896. 257pp.
- POISSON, Adolphe, Chants canadiens, Québec, P.-G. Delisle, (à l'occasion du 24 juin) 1880. 78pp.
- POISSON, Adolphe, Heures perdues. Québec, A. Côté et Cie, 1895 (2e édition). xii-256pp.
- POISSON, Adolphe, Sous les pins. Montréal, Lib. Beauchemin, 1903. vii-338pp. Illustré par Henri Julien.
- POISSON, Adolphe, Chants du soir. Arthabaska, Imp. de l'Union, s.d. 224pp.
- ROSTAND, Edmond, Chantecler. Pièce en quatre actes, en vers. Paris, Lib. Charpentier et Fasquelle, 1910. 244pp.

b) Journaux et Revues:

CANADIEN (LE), Journal hebdomadaire fondé à Québec en 1806.

OPINION (L') PUBLIQUE, Journal hebdomadaire illustré, Montréal, 319 rue St-Antoine. Commence en 1870.

SOIREES (LES) CANADIENNES, Recueil de littérature nationale. Québec, Brousseau et Frères, édit., Tome I en 1861.

SPECTATEUR (LE), Fondé à Montréal en 1813.

UNION (L') DES CANTONS DE L'EST, Journal politique et littéraire. Imprimé à Arthabaska. Fondé en 1866.

II- OUVRAGES CONSULTES:

a) Volumes:

ARNOULD, Louis, Nos Amis les Canadiens. Paris, G. Oudin et Cie, édit., 1913.

BEAULIEU, Germain, Nos Immortels. Montréal, Editions Lévesque, 1931. 156pp.

BERNARD, Harry, Essais critiques. Montréal, Lib. d'Action canadienne-française, 1929.

BISSON, Laurence-A., Le Romantisme littéraire au Canada français. Paris, Librairie Droz, 1932. 285pp.

BRACQ, Jean-Charlemagne, L'Evolution du Canada français. Paris, Lib. Plon, s.d.

BRUNET, Berthelot, Histoire de la littérature canadienne française. Montréal, Editions de l'Arbre, 1946. 186pp.

BRUNETIERE, Ferdinand, L'Evolution de la Poésie lyrique en France au XIXe siècle. Paris, Lib. Hachette, s.d.
Tome I, 332pp., Tome II, 302pp.

CHARBONNEAU, Jean, L'Ecole littéraire de Montréal. Montréal, Editions Albert Lévesque, 1935. 319pp.

CHARTIER, Mgr Emile, La Vie de l'Esprit au Canada français. Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1941. 355pp.

- CROUZET, Jeanne Paul-, Poésie au Canada. Paris, Didier-Privat, édit., 1946. 372pp.
- DANDURAND, abbé Albert, La Poésie canadienne-française. Montréal, Editions Albert Lévesque, 1933. 244pp.
- DESROCHERS, Alfred, Paragraphes. Montréal, Editions Albert Lévesque, 1931. 181pp.
- DUGAS, Marcel, Littérature canadienne. Paris, Firmin-Dodot & Cie, édit., (1929). 202pp.
- DUGAS, Marcel, Louis Fréchette, un romantique canadien. Montréal, Editions Beauchemin, 1946. 318pp.
- FAGUET, Emile, Dix-huitième siècle. Paris, Boivin et Cie, édit., (1890). 559pp.
- FOURNIER, Jules, Mon encrier, Tome II. Montréal, Mme Jules Fournier, édit., 1922. 209pp.
- FRASER, Ian Forbes, Bibliography of French Canadian Poetry. Publication of the Institute of French Studies, inc. Columbia University, New York.
- GRIGNON, Claude-Henri, Ombres et Clameurs. Montréal, Editions Albert Lévesque, 1933. 204pp.
- HALDEN, Charles ab der, Etudes de littérature canadienne-française. Paris, F.R. Rudeval, édit., 1904. civ-350pp.
- HALDEN, Charles ab der, Nouvelles Etudes de littérature canadienne. Paris, F.R. Rudeval, édit., 1907. xvi-377pp.
- HARVEY, Jean-Charles, Pages de critique. Québec, Imprimerie Le Soleil, 1926. 187pp.
- HEBERT, Maurice, De livres en livres. Montréal & New-York, Editions du Mercure, 1929. 250pp.
- HEBERT, Maurice, Et d'un livre à l'autre. Montréal, Editions Albert Lévesque, 1932. 270pp.
- HENRI D'ARLES, Essais et conférences. Québec, Editions Laflamme et Froulx, 1909. 320pp.
- HENRI D'ARLES, Eaux-Fortes et Tailles-Douces. Québec, Typographie Laflamme et Froulx, 1913. 333pp.

- HENRI D'ARLES, Nos Historiens. Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1921. 243pp.
- LAMARCHE, M.-A., o.p., Ebauches critiques. Montréal, Adj. Ménard, édit., 1929. 144pp.
- LAMARTINE, Oeuvres choisies, avec biographie, notes critiques par Maurice Levaillant. Paris, Lib. A. Hatier, 1925. 1068pp.
- LANCOTOT, Gustave, François-Xavier Garneau. Toronto, The Rayerson Press, s.d. 197pp.
- LESAGE, Jules-S., Propos littéraires (Ecrivains d'hier). Québec, Typ. l'Action Catholique, 1933. 260pp.
- LESAGE, Jules-S., Notes et Esquisses québécoises. Québec, Imp. Ernest Tremblay, 1925. 264pp.
- LESAGE, Jules-S., Notes biographiques, Propos littéraires. Montréal, Editions Edouard Garand, 1931. 257pp.
- LOUIS DANTIN, Gloses critiques. Montréal, Editions Albert Lévesque, Première série, 1931. 222pp.
Deuxième série, 1936. 170pp.
- LOUIS DANTIN, Poètes de l'Amérique française. Montréal, Editions du Mercure,
Première série, 1928. 246pp.
Deuxième série, 1934. 195pp.
- MARION, Séraphin, M.S.R.C., Les Lettres canadiennes d'autrefois. Hull, Editions de l'Université d'Ottawa.
Tome I, Phase bilingue, 1939. 185pp.
Tome II, Phase française, 1940. 191pp.
Tome III, Phase canadienne, 1942. 204pp.
Tome IV, Phase préromantique, 1944. 192pp.
Tome V, Octave Crémazie, 1946. 215pp.
- MARION, Séraphin, M.S.R.C., En Feuilletant nos écrivains. Montréal, Lib. d'Action canadienne-française, 1931. 216pp.
- MARION, Séraphin, M.S.R.C., Sur les pas de nos littérateurs. Montréal, Editions Albert Lévesque, 1933. 198pp.
- MAURALT, Mgr Olivier, Brièvetés. Montréal & New-York, Editions du Mercure, 1928. 266pp.
- PELLETIER, Albert, Carquois. Montréal, Lib. d'Action canadienne-française, 1931.

- FELLETIER, Albert, Egrappages. Montréal, Editions Albert Lévesque, 1933. 234pp.
- ROY, Mgr Camille, A l'Ombre des érables. Québec, Imp. de l'Action Sociale, 1924. 348pp.
- ROY, Mgr Camille, Erables en fleurs. Québec, Imp. de l'Action Sociale, 1923. 234pp.
- ROY, Mgr Camille, Essais sur la littérature canadienne. Montréal, Lib. Beauchemin, 1925. 201pp.
- ROY, Mgr Camille, Poètes de chez nous. Montréal, Editions Beauchemin, 1934. 192pp.
- ROY, Mgr Camille, Nos Origines littéraires. Québec, Imp. de l'Action Sociale, 1909. 354pp.
- ROY, Mgr Camille, Regards sur les lettres. Québec, Imp. de l'Action Sociale, 1931. 240pp.

b) Journaux et Revues:

- ANNUAIRE DE L'INSTITUT CANADIEN. Québec, 1874-1889.
- DEVOIR (LE), Journal quotidien, fondé en 1910. Montréal.
- ETUDES, Revue catholique d'intérêt général, fondée en 1856. Paris.
- GLANEUR (LE), Revue littéraire, Lévis, P. Q.
- NOTRE TEMPS, Hebdomadaire social et culturel. Fondé à Montréal en 1944.
Directeur: Léopold Richer.
- NOUVELLES SOIREEES CANADIENNES, Recueil de littérature nationale. Fondé le premier janvier 1882 à Québec.
- REVUE DES DEUX MONDES, Revue bimensuelle, fondée en 1830. Paris, bureau de la Revue des Deux Mondes.
- SOLEIL (LE), Journal quotidien, Québec.